



Bulletin de L'A.N.A.I.

1^{er} avril 2006 - Numéro 5



Publié par L' Association Nationale des Anciens et Amis de l'Indochine et du Souvenir Indochinois,
agrée par le Ministère de la Défense et des Anciens Combattants, 15, rue de Richelieu, 75001 Paris,
Tél : 01.42.61.41.29, Fax : 01.42.60.06.51, CCP 21897-05 V Paris



Sommaire

- | | | | |
|-----------|--|-----------|--|
| 4 | Honneur au 1^{er} Régiment de Tirailleurs Tonkinois | 20 | Excursion aux ruines d'Angkor |
| 10 | Nouvelles d'Indochine | 26 | Courrier des lecteurs
Avis de recherche |
| 12 | La brigade marine en Cochinchine
(octobre 1945-mars 1946) | 27 | Bibliographie |
| 16 | Les débuts de la colonisation en Algérie | 28 | Cuisine |
| 17 | Les débuts de la colonisation
en Cochinchine | 29 | Livres en vente au siège |
| | | 30 | La vie des sections |

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENS ET AMIS DE L'INDOCHINE ET DU SOUVENIR INDOCHINOIS

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président national : Général Guy SIMON
Premier Vice-Président : Général Paul RENAUD
Vice-Présidents, chargés de mission : Docteur Pierre NGUYÊN
: Général Michel TONNAIRE
Secrétaire général : Mireille de LABRUSSE
Secrétaire général adjoint : Sabine DIDELOT
Trésorier général : André SCHNEIDER-MAUNOURY

Membres d'honneur

François LE BOUTEILLER, Colonel Albert LENOIR.

Administrateurs

Colonel BLAISE, Marie LÊ QUAN, Michel CHANU, Claude-Pierre FRANÇOIS, Colonel André GROUSSEAU, Commandant Hervé de LA BROSSE, Thérèse LUCAS-POTIER, Général Georges PORMENTÉ.

Dépôt légal : N° 46423
Commission paritaire des publications
de presse : N° 1632-D.73
Directeur de la publication :
Général Guy SIMON
Directeur de la rédaction :
Marie LÊ QUAN
Directeur administratif :
Lieutenant Henri DUPONT
Secrétaire de la rédaction :
Régine PUZIN
Adresse de la revue :
15, rue de Richelieu 75001 Paris
Tél. : 01.42.61.41.29 - Fax : 01.42.60.06.51
Réalisation graphique :
Italic Communication
24, rue de Fauville 27000 Evreux
Tél. : 02.32.39.15.49 - Fax : 02.32.39.28.98
Impression : Imprimerie OCEP
BP 533 - 50205 Coutances Cedex.
Routage : Routex
2-6, rue du Bois de l'Epine - BP 125
Courcouronnes 91004 Evry Cedex
Tél. : 01.60.87.34.34

© Bulletin de l'ANAI - 1^{er} trimestre 2006
Abonnement annuel : 12 €
L'ANAI se réserve le droit de refuser toute inser-
tion sans avoir à justifier sa décision.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.
Sauf dans les cas où elle est autorisée expressé-
ment, toute reproduction, totale ou partielle,
du présent numéro est interdite.

EDITORIAL

par le Général
de Division
Guy SIMON
Président
de l'A.N.A.I.

LA PLACE D'UN HOMME

Depuis plusieurs décennies nous nous évertuons à instruire nos contemporains sur l'œuvre de la France en Indochine, sur le mérite des soldats que le gouvernement a envoyés pour la défendre et sur l'amitié que nous avons trouvée là-bas. La propagande communiste avait fait de tels ravages en Métropole (1) qu'Hô Chi Minh et Pol Pot étaient considérés comme des saints.

En vingt ans nos efforts ont obtenu un résultat. Nos expositions et nos conférences, la dimension pédagogique de nos cérémonies ont surpris, les révélations des réfugiés d'après 1975 ont créé un choc. Encouragés, les prisonniers du Viêt Minh ont confié leurs souvenirs ; Boudarel a avoué.

Des journalistes ont viré de bord. Des historiens ont publié des études honnêtes ; des universitaires nous ont consultés. Les anniversaires majeurs de la RC 4 et de Diên Biên Phu ont été célébrés par le gouvernement avec la plus grande dignité. Le Président de la République a institué une journée nationale d'hommage aux morts pour la France en Indochine (2).

Bref, nous avons retrouvé notre place.

°
° °

Mais n'abaïssons pas notre garde et ne nous laissons pas encercler.

D'une part, les gouvernements communistes du Viêt Nam et du Laos sont en campagne pour attirer les réfugiés et aspirer leurs économies. En 2004 et 2005 l'ambassadeur adjoint du Viêt Nam à Paris n'a-t-il pas déclaré : « Sainte-Livrade-sur-Lot et Noyant d'Allier sont des terres vietnamiennes sur la terre française » ?

D'autre part, les attaques politiques actuelles sur la colonisation française en général et celle de l'Algérie en particulier ne peuvent nous laisser

indifférents. A l'évidence elles sont injustifiées. Certes il était maladroit d'inscrire dans la loi une disposition qui relève du règlement (3). Mais nous savons bien, nous, qu'il s'agissait de contrecarrer la rédaction gauchisante des manuels scolaires. Les éditeurs refusent d'autres règles que celle de l'offre et de la demande ; il y a donc une demande de la part des enseignants ! Le ver est dans le fruit depuis 1945.

Nous restons dans notre responsabilité d'anciens d'Indochine en proclamant que de nombreux tirailleurs d'Afrique, après avoir libéré la France, sont venus nous aider à protéger le Viêt Nam, le Laos et le Cambodge. A notre tour nous avons essayé de leur rendre le même service.

« Il y a péril, un homme se lève » (4).

(1) « Le parti communiste doit concourir à la défaite de l'armée française partout où elle se bat » (Jacques Duclos).

(2) Morts de la guerre d'Indochine (1940-1955) : 29 000 Français, 11 600 Légionnaires, 15 200 Africains, 45 000 Indochinois.

(3) Loi du 23 février 2005, article 4 : « Les programmes scolaires reconnaissent en particulier le rôle positif de la présence française outre-mer, notamment en Afrique du Nord ».

(4) Le titre et la conclusion sont empruntés au livre de Pham Duy Kiem : Nam Kim, La place d'un homme, Éditions Plon 1958.



HONNEUR AU 1^{ER} RÉGIMENT DE TIRAILLEURS TONKINOIS

En de nombreuses circonstances tragiques de 1945 à 1954, les combattants d'Indochine ont écrit de multiples pages de gloire sur le sol de la péninsule. Accomplies dans l'anonymat ou parce que tous les participants avaient succombé, beaucoup sont restées inconnues. Toutefois, au fil des années, les archives familiales ou militaires livrent quelques détails qui permettent de restituer certains faits d'armes valeureux oubliés ou ignorés. La résistance d'une poignée de Marsouins et de Tirailleurs dans la caserne Berthe de Villers (1) à Hanoï durant la nuit du 9 au 10 mars 1945 mérite ainsi tardivement d'être mise en exergue.

Lorsque l'Adjudant-Chef Esquerré du 1^{er} RTT est rapatrié en 1946, après un très long séjour au Tonkin, il consigne ses souvenirs sur un simple cahier d'écolier. Ce récit écrit sans souci d'effets littéraires m'est parvenu dernièrement.

Au début de 1945, ce sous-officier chevronné occupe les fonctions de gérant du mess des officiers de son régiment installé à la caserne Berthe de Villers dans la citadelle d'Hanoï. Cet ensemble de cantonnements, de magasins, d'ateliers, ceint de murs ou de grilles constitue un îlot d'un pourtour d'environ 2 400 mètres, 3 700 mètres si on y englobe au sud le cantonnement des tirailleurs tonkinois. Pour ne pas inquiéter les Japonais, le renforcement de la sécurité de la position a été assuré par la construction de quelques ouvrages légers en briques. Des tranchées de défense passive creusées à l'intérieur et à l'extérieur des bâtiments constituent un cheminement idéal pour d'éventuelles intrusions ennemies. La défense de ce secteur, constituant le sous quartier B de la citadelle, est confiée au 1^{er} RTT car il dispose d'effectifs importants. Or, par suite de mouvements de troupes, ceux-ci vont être réduits à leur plus simple expression lors du déclenchement de l'opération Meïgo (2).

Parmi les pensionnaires de l'Adjudant-Chef Esquerré figurent le Capitaine Bonin, major de son régiment, et le Lieutenant Morisse, en provenance du 4^e RTT à Nam Dinh. Celui-ci, qui le 1^{er} mars a été promu au grade supérieur mais qui l'ignore encore, attend

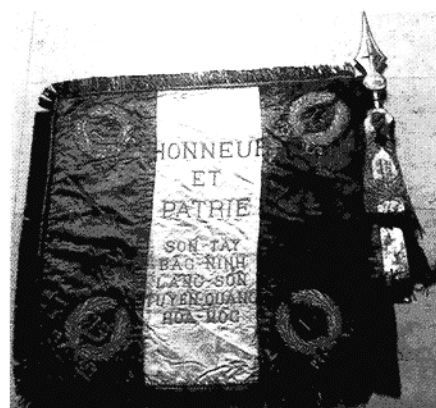
une nouvelle affectation à Hanoï. Il a laissé sa famille dans son ancienne garnison. Le gérant du mess a beaucoup d'estime pour ces deux commensaux auxquels s'est joint le Lieutenant Costes. Il converse fréquemment avec eux car il considère que leur table est gaie par rapport à celle des officiers supérieurs jugés « grincheux ».

Les prémices du coup de force

Le 8 mars, dans la soirée, les cadres du 1^{er} RTT présents à Hanoï sont réunis dans la salle d'honneur du corps. Le Chef de Bataillon Dumaine commandant le détachement de défense du sous-quartier B les avertit de l'éventualité d'une attaque japonaise. Il leur prescrit de se tenir en demi-alerte, le feu ne devant être ouvert que si les assaillants tentent de franchir les grilles du casernement. Toute la nuit, la petite garnison reste éveillée mais aucun incident n'est constaté. Le lendemain matin, le travail reprend comme à l'accoutumée. A 20 heures, l'Adjudant-Chef se trouve dans la salle à manger de son mess où il a stocké, selon les ordres reçus la veille, quatre jours de vivres.

L'attaque

A ce moment, entendant des détonations, le sous-officier va rejoindre le Chef de Bataillon Dumaine qui, très calme, se trouve au carrefour du quartier. Accompagné de deux aspirants



Drapeau du 1^{er} RTT (cliché du Musée des Troupes de Marine)

récemment sortis de l'école de Tong, il organise la défense du casernement. Esquerré prend une arme et va donner des consignes au poste de la corne est du camp Andlauer (3). Cette petite troupe doit s'opposer à la possible intrusion d'agresseurs venant des logements de deux officiers supérieurs situés à proximité.

Une fois sa mission terminée, le sous-officier rejoint, au 1^{er} étage du bâtiment abritant les bureaux de la formation, l'Adjudant-Chef clairon Biaggi. Celui-ci fait le coup de feu sur des Japonais casqués en train d'escalader en hurlant les clôtures de la Télégraphie Militaire toute proche. Un peu plus loin, les Nippons fouillent les appartements militaires tout le long de l'avenue Puginier (4) en poussant des cris frénétiques. Lorsqu'arrivent le Capitaine Bonin et le Lieutenant Morisse la fusillade est intense. Le premier de ces deux officiers envoie une équipe de tirailleurs chercher des munitions à la poudrerie située à une centaine de mètres des bureaux. Le deuxième, qui a rejoint spontanément le dispositif de défense après avoir esquivé plusieurs barrages ennemis, reprend en main les Tonkinois « un peu affolés ». Sans précipitation, avec son expérience de la guerre du Rif en 1925, il leur désigne les objectifs à atteindre en leur conseillant de ne tirer qu'à coup sûr pour économiser les cartouches. Beaucoup de celles-ci de fabrication très ancienne font long feu. Le Capitaine Bonin constitue ensuite deux groupes de combat pour tenir les côtés ouest et est de la position puis il

prend un fusil-mitrailleur et commence à harceler l'adversaire. Devant cette énergique réaction qui leur cause des pertes, les assaillants cessent de tenter de franchir la grille de la caserne. Ils reculent et vont s'abriter dans les tranchées de la Défense Passive creusées dans le square Robin (5). De là, au nombre d'une soixantaine, ils progressent par bonds en direction de l'Infirmerie Vétérinaire. L'éclairage public de l'avenue Puginier et de la rue Félix Faure illuminent les agresseurs. Neutralisés un temps, ces derniers concentrent leurs tirs sur un petit blockhaus se trouvant devant les bureaux du 1^{er} Tonkinois et tenu par le Sergent Ottavi avec six tirailleurs.

Brusquement, les lampadaires s'éteignent. Le Capitaine Bonin ordonne de se rassembler au 1^{er} étage du bâtiment d'où l'on peut dominer tout le voisinage. Il redoute en effet que les Japonais donnent l'assaut en profitant de l'obscurité. Un tirailleur blessé est envoyé se faire panser au camp des mariés. Dans le silence revenu un court instant des cris de souffrance et d'angoisse sont entendus en provenance du jardin du Chef de Bataillon Antonini ; c'est un Européen blessé au ventre qui gît tout près sans pouvoir bouger. De même, des plaintes en vietnamien, des gémissements d'agonie et des appels au secours sont perçus émanant des Tonkinois défendant le quartier Balny (6), casernement des Télégraphistes Coloniaux. Parmi eux se trouve l'Adjudant-Chef Loan qui, bien que blessé, continue à lutter. Ce sous-officier se trouvait en ville dans sa famille au début des combats ; il a dû traverser Hanoï pour rejoindre son poste.

Le moral des tirailleurs commence à baisser. Pour les reconforter, le Lieutenant Morisse et l'Adjudant-Chef Esquerré descendent au rez-de-chaussée pour aller chercher du ravitaillement. Bien que repérés par l'ennemi et ayant essuyé au cours de leur déplacement quelques coups de feu, ils remontent à l'étage munis de provisions. Un Indochinois fait ensuite griller sur un feu de papiers un morceau de viande que tous les défenseurs se partagent en s'abreuvant de thé et de rhum. La lueur du foyer improvisé déclenche immédiatement un tir de l'adversaire et les volets de la pièce sont traversés par des balles. A ce moment là, la petite troupe se compose du Capitaine Bonin, des Lieutenants Costes et Morisse, de l'Adjudant-Chef Esquerré, du Sergent Quiniou et d'une douzaine de tirailleurs. L'armement, outre les fusils, se résume à deux fusils-

mitrailleurs Mle 1915 disposant de 700 cartouches.

Pressentant une fin prochaine, les gradés détruisent les documents confidentiels et pensent à mettre en lieu sûr le drapeau du 1^{er} RTT. Le Lieutenant Costes déclare alors qu'un sous-officier est venu sur ordre du Chef de Bataillon Dumaine chercher l'emblème pour l'enterrer. Toutefois, faisant preuve encore d'optimisme, les défenseurs croient qu'une colonne de secours venant de la citadelle ou du camp de Tong va bientôt les libérer. Ils tentent de communiquer leur espérance aux Tonkinois qui sont très inquiets. Vers minuit, le Sergent Ottavi, chef du petit blockhaus jouxtant le PC, rejoint en traînant un de ses hommes blessé à la mâchoire et à l'œil. A la lueur d'une allumette Esquerré nettoie ses plaies avec un mouchoir trempé dans du rhum. Il soigne de la même façon Ottavi criblé de petits éclats à la tête. Enfin, l'infirmier improvisé traite un tirailleur présentant une importante plaie occasionnée par une balle. Comme celui-ci souffre énormément, il l'oblige à terminer la bouteille de rhum, « ce qui l'assomme complètement et fait taire ses plaintes ».

Décidément très actif, le sous-officier veut ensuite chercher des grenades à la poudrerie. Il traverse son établissement où il trouve un serveur annamite mourant de peur et recroquevillé dans la glacière. Mais il ne peut atteindre le dépôt de munitions car il butte sur une sentinelle nippone qui lui tire dessus. Réalisant que le bâtiment des bureaux du corps est complètement encerclé, il fait demi-tour et va rendre compte au Capitaine Bonin. Il lui propose une voie possible de retraite à travers le camp Andlauer mais l'officier répond qu'il est encore trop tôt pour abandonner la défense de la position.

Le 10 mars, vers 4 ou 5 heures, un déluge d'obus et de balles s'abat sur les hommes du 1^{er} RTT qui ont alors l'impression « d'être entourés d'un cercle de feu ». Ajoutant à l'aspect tragique de l'environnement, les poudrières de la direction de l'Artillerie installées au quartier Lizé (7) explosent. Le petit groupe est alors convaincu que l'assaut final est imminent. De fait, au moment où le jour se lève, en dépit des tirs qui les prennent à partie, les fantassins adverses progressent par bonds. Déjà, les corps d'un officier et de deux soldats japonais gisent devant l'édifice si ardemment défendu. Le Lieutenant Morisse, très vigilant, abat un soldat ennemi tentant de s'approprier le pousse-pousse du vague-mestre. Soudain, un pistolet-mitrailleur tirant depuis la tour de la Télégraphie Militaire prend pour cible l'équipe du Capitaine Bonin. Le Sergent Ottavi réussit à le neutraliser par une rafale de son fusil-mitrailleur.

Peu après arrive un camion rempli de fantassins nippons commandés par un officier qui consulte une carte. Les défenseurs font feu de tout leur armement sur le véhicule qui après une embardée va s'écraser contre le trottoir.

Les heures passent lentement avec des alternatives de calme et des tentatives d'assaut. La bonne humeur et le moral des Français restent intacts car ils sont toujours persuadés d'être bientôt délivrés par des troupes amies. Vers midi, une attaque de l'adversaire plus soutenue que les précédentes est prononcée vers le pied du bâtiment. Elle est stoppée par le Sergent Quiniou qui « très pâle et prêt à sacrifier sa vie a attendu l'ennemi au débouché de l'escalier ». Les survivants japonais de cette charge vont ensuite se terrer dans



une tranchée de la Défense Passive. Ils y sont débusqués par Esquerré qui réussit à enflammer les « cai phên » (8) qui recouvrent l'orifice. Cependant, la situation des Marsouins et des Tirailleurs est désespérée car ils ne disposent plus que de trente cartouches. Les armes sont alors démontées et leurs pièces essentielles cachées. A 15 heures 30, le Capitaine Bonin donne l'ordre de se réfugier dans la maison du Chef de Bataillon Antonini. Ayant épuisé ses munitions, il a l'intention d'effectuer à la nuit tombée une tentative de sortie vers la ville. Optimiste, au cours du déplacement, il rafle une bouteille de champagne qu'il partage avec ses hommes en leur disant : « Nous n'allons pas tout de même leur laisser cela ».

Cependant, le Caporal Vannereau, relevé dans le jardin après plusieurs heures de souffrance, ne cesse de râler. Il présente une plaie importante au ventre et les officiers se demandent s'ils vont pouvoir l'évacuer avec eux. C'est alors que surgit un capitaine français en civil visiblement paniqué. Bonin lui demande de conduire le blessé à l'hôpital Lanessan (9) au moyen d'un cyclo-pousse qui circule à vide sur l'avenue Félix Faure. Hélas ! Le gradé, qu'Esquerré a vainement tenté de ranimer avec un verre de vin, est en trop mauvais état de santé pour être transporté.

Aux mains des Japonais

A 15 heures 30, les Nippons surgissent et font sortir tous les défenseurs dans le jardin. Ils précipitent ce mouvement en les piquant avec la pointe de leurs baïonnettes. Ensuite, ils fouillent brutalement les captifs puis les font asseoir à même la chaussée de l'avenue Puginier. Flanké d'un interprète vietnamien, un officier arrive et demande qui est le chef de la troupe. Le capitaine en civil désigne le Capitaine Bonin, car il a peur d'être pris pour le responsable de la résistance. Le gradé ennemi demande alors à Bonin où est cachée la mitrailleuse. Celui-ci répond qu'il n'en était pas doté et qu'il ne disposait que de deux fusils-mitrailleurs qui ont cessé de tirer lorsqu'il n'y a plus eu de cartouches. Dépit, son interlocuteur le gifle et le Lieutenant Costes reçoit un coup de crosse. Morisse veut s'interposer mais, très calme, son supérieur lui dit de rester tranquille. Peu après, apparaît un sous-officier nippon qui a trouvé dans le logement du Chef de Bataillon Antonini un sabre. Il s'amuse à piquer les

Français avec son arme. Ceux-ci impuissants serrent les poings et sur les conseils de leurs officiers demeurent stoïques. Les sentinelles trouvent ensuite plaisant de pratiquer des mouvements d'escrime à la baïonnette tout près de leurs prisonniers. Une d'entre elles fait mine d'écraser avec sa botte la main blessée de l'Adjudant-Chef Esquerré qui la retire vivement. Son agresseur éclate alors d'un rire tonitruant et lui assène un violent coup de pied. L'interprète vietnamien s'approche ensuite et demande si les Français haïssent beaucoup les Japonais : Bonin répond « qu'ayant été attaqués, ses hommes et lui n'ont fait que se défendre ».

Après avoir confisqué tous les papiers d'identité et avoir en vain cherché des pistolets, les Nippons font relever les captifs. Morisse demande alors aux gardiens la permission d'aller chercher le Caporal Vannereau. L'interprète permet ce mouvement et désigne deux tirailleurs pour transporter le blessé. Plus prompts, Esquerré et Quiniou récupèrent leur camarade agonisant qu'ils déposent au milieu des prisonniers. Ceux-ci, peu après, sont rejoints par un détachement de Français, civils et militaires, dont le Capitaine Bauvais, tous ayant les poignets liés dans le dos. Ils sont conduits dans un premier temps au quartier Balny. Là, alignés face tournée vers un mur, ils sont délestés de leurs derniers objets de valeur. Peu après, ils sont enfermés, surveillés par deux gardes, au poste de police du quartier Berthe de Villers. Tous sont très fatigués et ont soif mais les soldats ennemis refusent de les laisser s'abreuver à un robinet qui coule goutte à goutte près d'eux. Le Caporal Vannereau déposé sur un lit ne cesse d'émettre des plaintes affreuses mais ses camarades assommés de fatigue n'ont plus de réaction et leurs pensées ne sont plus très claires.

Le massacre

L'aube du 11 mars pointe après que les Français aient été réveillés sans motif de multiples fois par leurs gardiens au cours de la nuit. Les tirailleurs tonkinois sont transférés vers un autre endroit. Bonin et ses compagnons s'interrogent dès lors sur leur sort futur. Le Lieutenant Morisse déclare : « J'espère qu'ils nous rendront les honneurs militaires, ce sont des soldats, ils savent ce qu'est l'honneur militaire ». Il est serein et sans appréhension tout en manifestant une certaine inquiétude pour sa famille demeurée à Nam Dinh.

Les heures s'écoulaient lentement et vers la fin de la matinée des sous-officiers nippons surgissent, toisent les Marsouins, les fouillent et leur confisquent les rares objets encore en leur possession. Après être venus chercher le Capitaine Bauvais, des gardes emmènent le Lieutenant Morisse. Ses compagnons croient que ce transfert est nécessité par un interrogatoire mais, ne le voyant pas réapparaître et entendant des coups de feu tout proches, ils craignent le pire. Aux environs de 17 heures, c'est au tour du Capitaine Bonin de partir avec deux de ses geôliers. Avant de quitter le poste de police, il dit à l'Adjudant-Chef Esquerré : « Je ne me fais plus d'illusion ». Le sous-officier tente de le rassurer en lui affirmant qu'il va être certainement conduit au mess des officiers du 1^{er} RTT transformé en centre d'enquête pour les gradés français de la citadelle. Impatient, un sous-officier japonais fait signe à l'officier de se presser. Or, celui-ci, qui la veille s'est soigneusement rasé dans le logement du Chef de Bataillon Antonini, entend se présenter devant l'ennemi dans une tenue impeccable. Très calme, il ôte sa pelisse bleue d'officier des Troupes Coloniales, la plie soigneusement et met en évidence le ruban rouge de chevalier de la Légion d'Honneur qu'il arbore sur sa tunique. Bombant le torse, il sort dignement de la pièce, tête haute, après avoir eu un regard ému pour ses compagnons au garde à vous. Un quart d'heure plus tard, le Lieutenant Costes suit le même chemin. L'Adjudant-Chef tente de voir où ont été emmenés ses quatre supérieurs mais il est repoussé brutalement par la sentinelle qui le pique de sa baïonnette. Toutefois, il a eu le temps d'apercevoir Bonin et Costes entourés de Japonais se dirigeant vers les écuries du 1^{er} RTT. Plus tard, des Tonkinois diront qu'ils venaient de subir un interrogatoire à la salle d'honneur du régiment.

Esquerré demeuré à la salle de police avec quelques gradés est peu après l'objet d'une vive discussion de la part d'officiers ennemis qui s'interrogent longuement sur le sens à donner à ses galons d'adjudant-chef. En définitive, il est laissé sur place. Une heure plus tard, un militaire nippon de grade élevé ordonne de laisser boire les captifs. Ceux-ci sont ensuite emmenés à la citadelle où ils retrouvent leurs camarades du 1^{er} RTT qui, sous les ordres du Chef de Bataillon Dumaine, ont défendu avec vaillance l'autre face de la caserne. Au cours du combat aucune liaison n'a pu être établie entre les

deux troupes. Les rescapés s'enquerraient tout d'abord du sort réservé aux quatre officiers disparus avec leurs gardiens. Personne n'est capable de les renseigner et leur inquiétude est très vive. Quelques jours plus tard des tirailleurs libérés par les Nippons leur font savoir que les Capitaines Bauvais et Bonin, les Lieutenants Costes et Morisse ont été exécutés par l'ennemi au mépris des lois de la guerre. Leurs corps ont été ensevelis au stade Mangin de la citadelle.

En 1947, tous les quatre sont l'objet d'une nomination dans l'ordre de la Légion d'Honneur et d'une citation à l'ordre de l'Armée. Le texte de celle-ci fait état de leur combat qui a duré 20 heures et précise « qu'ils ont été lâchement assassinés par un adversaire sans honneur auquel ils refusaient de donner les renseignements qui leur étaient demandés ».

Un jeune garçon courageux

Le Lieutenant Morisse était arrivé à Haïphong en 1938 en compagnie de son épouse et de deux enfants. Le 11 mars à Nam Dinh, Madame Morisse apprend la mort de son mari par des tirailleurs tonkinois échappés de la citadelle. Faisant taire sa douleur, elle se rend en chaloupe à Hanoï avec sa fille et son fils pour demander des explications aux autorités japonaises. Pour toute réponse celles-ci l'enferment dans un cachot. C'est alors que Robert Morisse, âgé de 11 ans, va le 17 mars trouver avec beaucoup d'audace le général commandant les troupes du Tonkin (10). Il lui décrit la fin tragique de son père et demande avec force la libération de sa mère. L'officier l'écoute très attentivement et lui dit qu'il va se renseigner. Il lui donne rendez-vous pour le lendemain. Le 18 mars, exact, Robert est introduit dans le bureau de son interlocuteur de la veille où il retrouve Madame Morisse. Le Nippon s'approche d'eux et, entourant de ses bras les épaules du garçonnet, déclare : « C'est grâce à mon long séjour en France et surtout à l'audacieuse pugnacité d'un enfant à

l'égard de moi-même que je vous accorde la liberté. J'ai un fils du même âge et j'ai été impressionné, bouleversé, par les arguments de votre fils pour vous faire sortir de votre lieu d'internement ». Puis s'adressant plus particulièrement à Robert, il affirme : « Tu peux être fier de ton père, le Lieutenant Morisse ; il a préféré le poteau d'exécution à la trahison et à la lâcheté ». Soulagés, la mère et le fils rejoignent ensuite leur domicile provisoire à Hanoï.



La famille Morisse à Nam Dinh en 1942 (collection de Robert Morisse).

Les gestes de mansuétude des Japonais à l'égard des Français à cette époque sont si rares, voire inexistantes, que celui-ci mérite d'être souligné.

Durant de longs mois, Madame Morisse n'a de cesse de retrouver les restes mortels de son mari afin de leur donner une sépulture décente. Longtemps la conjoncture militaire et politique de 1945 s'oppose à son projet. Mais le 6 mars 1946 des éléments du Groupement de Marche de la 2^e DB et de la 9^e DIC débarquent à Haïphong. Le 18 du même mois le Général Leclerc accompagné de 1 200 hommes fait son entrée dans Hanoï. Il est rapidement informé des crimes de guerre

japonais de mars 1945. Il crée alors une cellule spéciale dans son état-major afin d'enquêter sur ces derniers, de retrouver les tombes des exécutés et de les identifier.

Le 25 mars, Madame Morisse est convoquée pour reconnaître les restes de son époux. Son fils demande à assister à l'exhumation de son père mais étant donné son jeune âge l'autorisation lui en est refusée. Avec une audace inouïe pour un gamin, il réussit à rencontrer le Général Leclerc qui, ému, lui accorde la permission d'accompagner sa mère. Il est donc présent lors de la pénible cérémonie du stade Mangin. L'Adjudant-Chef Esquerré, toujours présent au Tonkin, conseille alors à l'épouse de son lieutenant « de laisser son mari reposer parmi ses camarades de combat sur le champ de bataille où il s'est distingué. Ainsi sur sa tombe flottera toujours le cher drapeau tricolore, emblème de la France pour laquelle il est mort ». Passant outre à cet avis plus tard démenti par les événements, Madame Morisse fait rapatrier en mai 1947 le corps de son mari. Aujourd'hui, il repose à Saint-Jean du Gard près de Nîmes.

Le 1^{er} RTT à l'honneur

Mis sur pied le 12 mai 1884, le régiment a été engagé contre les Pavillons Noirs cinq jours après sa création. Il va participer ensuite à toutes les opérations de la pacification du Tonkin. Une situation d'effectifs établie au début du mois de mars 1945 permet de constater qu'il aligne 106 officiers européens et 4 indochinois, 509 sous-officiers dont 253 autochtones, 174 marsouins et 5 947 tirailleurs. Le total de 6 740 hommes est très important pour une formation de ce type. A cette époque, ses bataillons stationnent à Hanoï, Tong, Lao Kay et Hagiang. A l'exemple des unités du corps basées à la caserne Berthe de Villers (Chef de Bataillon Dumaine) et au camp Mangin (11) (Lieutenant Graff), les compagnies du

régiment vont toutes se battre héroïquement lors du coup de force Meïgo.

C'est notamment le cas du V/1^{er} RTT aux ordres du Chef de Bataillon Moullet à Hagiang. Cet officier est victime des Japonais qui le 9 mars au soir l'ont invité à une réception. Le Fort Billotte (Capitaine Jeancenelle), l'ouvrage du Bonnet Phrygien et le casernement de la section spéciale de la Légion Étrangère (Adjudant-Chef Sury) résistent toute la nuit. Quatre-vingts combattants tombés aux mains des Nippons sont massacrés le lendemain. La 7^e Compagnie du 1^{er} RTT tenant le Fort Pennequin (12) à Lao Kay a été avertie de l'imminence de l'attaque par le courageux Caporal vaguemestre indochinois Mau. La formation mène un combat acharné dans l'obscurité des couloirs de l'ouvrage. Pour la débusquer, les agresseurs sont contraints d'utiliser des lance-flammes et des canons opérant en tir direct. La position de Coc Leu ne subit aucune attaque dans la nuit du 9 au 10 mars. Aussi, la 5^e Compagnie et une partie de la 6^e qui l'occupent parviennent à s'esquiver (13).

A l'est de Lao Kay, les 8 et 9^e Compagnies commandées par le Capitaine Laurière se regroupent et renforcées par des partisans méos commencent à harceler l'ennemi. Les 9^e (Capitaine Cuq), 17^e (Capitaine Marie) et 18^e (Capitaine Thirion) Compagnies se rassemblent ensuite à Ma Peu en territoire chinois. Se joignant à la 8^e Compagnie du Capitaine Laurière, elles vont mener la guérilla en territoire tonkinois. Enfin, les éléments stationnés à Tong obéissant au Colonel François font partie du Groupement du Fleuve Rouge sous les ordres du Général Alessandri.

Compte-rendu du Capitaine LAROSE, officier de permanence du Quartier Balny d'Avricourt du 9 au 10 mars 1945

Le 10 mars entre 10 h et 11 h, un officier japonais accompagné d'un interprète vint dans le local où nous étions prisonniers demander deux officiers et deux sous-officiers pour marcher face à une arme automatique se trouvant dans un blockhaus du 1^{er} RTT et qu'il fallait absolument réduire au silence. Je fis remarquer à l'officier japonais que ce procédé était contraire aux lois de la guerre ; il répondit qu'il fallait marcher et me montra son pistolet. Le Lieutenant Roudier étant grièvement blessé je partis accompagné d'un sous-officier, le Sergent-Chef Sarrazin, du Secrétariat d'État-major qui s'était réfugié au quartier.

Arrivés à la hauteur du groupe chargé de prendre le blockhaus d'assaut, l'officier et l'interprète me firent comprendre ce qu'ils voulaient avec menace du pistolet dans le dos. Au signal convenu nous devions nous diriger face au blockhaus sans nous arrêter. A peine avions nous marché quelques mètres qu'une rafale couchait le Sergent-Chef par terre, tué sur le coup. Les Japonais m'obligèrent à continuer seul, d'abord d'une distance d'environ dix mètres, puis une nouvelle distance de 25 mètres environ.

Pour ces actions, le 7 novembre 1949, le 1^{er} RTT est cité en des termes élogieux à l'ordre de l'Armée. Le texte de cette distinction fait état des longs services rendus en Indochine par le régiment et décrit la courageuse conduite de ses divers détachements en 1945. Il précise qu'au cours de ces combats Marsouins et Tirailleurs ont fait preuve de qualités de bravoure aux côtés de leurs camarades de l'Armée Coloniale et de la Légion Étrangère. La dernière phrase de la citation affirme que « dissous après 65 ans d'existence, le 1^{er} RTT a inscrit dans les plis de son drapeau un long passé de gloire, témoin des hautes vertus militaires du soldat vietnamien ».

L'odyssée du drapeau du 1^{er} RTT

Pendant de nombreuses années, les régiments de tirailleurs annamites ou tonkinois n'ont pas été dotés d'un emblème.

Le 20 mai 1896, le Général Beghin Inspecteur des Troupes de Marine dénonce cette absence et écrit : « On doit donner un drapeau à ces régiments indigènes car on ne saurait continuer à faire preuve d'un semblable ostracisme envers des corps beaucoup plus anciens que certains de l'Infanterie de Marine et ayant accompli de nombreuses campagnes au service de la France. Cette carence est amèrement ressentie par les cadres des unités désavantagées par rapport à leurs homologues de l'Armée Française ». Le comité technique des Troupes Coloniales est alors le théâtre de discussions passionnées concernant l'attribution d'un emblème aux formations indochinoises. L'un de ses

membres éminents propose que les lettres « Honneur et Patrie » soient brodées en quôc ngũ et un autre émet l'avis « qu'afin de tenir compte de la faiblesse physique des Asiatiques le drapeau décerné soit de dimensions plus petites que ceux des régiments européens ».

Enfin, le 14 juillet 1913, sur la pelouse de Longchamp, les quatre RTT et le RTA reçoivent leurs emblèmes des mains du Président de la République Raymond Poincaré. Chaque régiment indochinois a envoyé une délégation forte d'un sergent et de quatre tirailleurs. Lors de la traversée du retour, ces derniers sont déçus car les drapeaux ont été mis en caisse alors qu'ils auraient voulu les voir déployés dans un salon du paquebot et être l'objet d'une garde d'honneur de leur part. Les débarquements à Saïgon et Haïphong s'effectuent avec une grande solennité et au milieu d'un important concours de la population. Sur la soie des drapeaux brillent les inscriptions : « Son Tay, Bac Ninh, Lang Son, Tuyen Quang, Hoa Moc (14).

Le 9 mars 1945, l'emblème du 1^{er} RTT se trouve dans le bureau du chef de corps à Hanoï. Celui-ci est absent car il a rejoint avec son état-major le camp de Tong où stationne le I/1^{er} RTT. En effet, le Colonel François, dans le cadre de l'Ordre Général n° 4 de la Division du Tonkin, doit en cas d'attaque japonaise prendre la tête d'un des deux sous-groupements obéissant au Général Alessandri commandant la 2^e Brigade.

Dans ses souvenirs, l'Adjudant-Chef Esquerré croit savoir que le drapeau de son régiment a été enterré dans le sol de la caserne Berthe de Villers. Or, en réalité, celui-ci a été remis dans la nuit du 9 au 10 mars au Chef de Bataillon Dumaine. Retranché dans le mess des sous-officiers du 1^{er} RTT, pressé par le temps, l'officier supérieur brise la hampe de l'emblème peu avant l'arrivée des Nippons. Il enfouit sa lance et partage sa cravate entre deux sous-officiers. Ensuite, il enroule la soie autour de son corps et se présente à l'ennemi. Celui-ci, impressionné par son attitude énergique et le courage déployé au cours du combat par sa troupe, le traite tout d'abord avec égard. Cependant, le lendemain il est conduit à l'état-major de la 38^e Armée. Là, il est enfermé dans une pièce sans fenêtre éclairée par une lampe de forte intensité fonctionnant en permanence ; une sentinelle ne le quitte pas des yeux.

Dans l'impossibilité matérielle de se dévêtir et de se laver, l'officier supé-

rieur endure sans broncher les désagréments que, sous un climat chaud et humide, lui infligent les dorures et les passementeries en contact avec sa peau rapidement infectée. Interrogé plusieurs fois sans ménagement, il court le risque de voir découvrir son précieux dépôt. Après quatre jours de ce dur régime, Dumaine est dirigé vers la citadelle. Le drapeau est alors caché dans le fourneau du mess des officiers du 9^e RIC, puis, après avoir été placé dans une caisse en zinc, il est enfoui dans la cuisine du cercle des officiers. En dépit de nombreuses fouilles, les Japonais ne le découvriront jamais.

Le 15 octobre 1945, l'emblème du 1^{er} RTT est présenté par le Général Massimi commandant les troupes de la citadelle aux 5 000 militaires qui y sont internés. Le 18 mars 1946, il prend part à une émouvante prise d'armes organisée devant le Général Leclerc. Dépouvu de hampe, il repose sur les avant-bras du porte-drapeau. Les honneurs lui sont rendus par deux sections en armes sorties de la citadelle sous les yeux médusés des Chinois et des Viêt Minh qui quelques heures auparavant ont interdit aux soldats français de quitter leur lieu d'internement.

Mis au courant de l'extraordinaire odyssée du drapeau, le Général Leclerc demande qu'il soit placé dans son bureau. En août 1950, l'emblème est confié au glorieux Bataillon de Marche Indochinois et est porté lors des prises d'armes par le Lieutenant Ha Van Daï. Avant de devenir, en 1954, le I/43^e RIC, le BMI obtient quatre citations dont trois à l'ordre de l'Armée. Le 11 novembre 1954, confié au Lieutenant Vincent pour la dernière fois, le drapeau du 1^{er} RTT prend part à une cérémonie organisée à l'Arc de Triomphe. Aujourd'hui, symbole de la vaillance des tirailleurs indochinois au service de la France, il repose dans la crypte du Musée des Troupes de Marine à Fréjus. Il est regrettable qu'il n'arbore pas la croix de guerre et la fourragère du BMI.

Le détachement de défense du 1^{er} RTT récompensé

Le 1^{er} juillet 1949, avant la distinction accordée à son régiment, l'élément placé sous les ordres du Chef de Bataillon Dumaine est cité à l'ordre de l'Armée pour le motif suivant : « Attaqué par surprise le 9 mars 1945 au soir par un ennemi très supérieur en nombre, a sous les ordres du Commandant Dumaine réalisé immédiatement



A LA CITADELLE D'HANOÏ, LE 20 MARS 1946,
LE GÉNÉRAL LECLERC FÉLICITE LE COMMANDANT DUMAINE
DE SON HÉROÏQUE CONDUITE

Cliché de l'Ancre d'Or.

sous le feu, dans l'obscurité et en pleine action de combat avec des moyens réduits et des groupes improvisés, un dispositif qui lui a permis de parer au mieux à la soudaineté et à la brutalité de l'agression japonaise. Repoussant cinq attaques de nuit et deux de jour, a refusé de capituler et n'a cessé le combat que le dernier de tous les détachements de la garnison et après avoir épuisé tous ses moyens de feu, détruit ses documents secrets et divers matériels. Cette magnifique conduite lui a valu de bénéficier des honneurs de la guerre cependant que son Chef recevait, en hommage à son âpre défense, un témoignage personnel de son adversaire. Il convient de préciser qu'en vingt heures de combat 5 officiers du 1^{er} RTT ont trouvé la mort pendant que 14 Européens et 93 Indochinois ont été tués ou blessés ».

Si aucun témoignage de combattant du 1^{er} Tonkinois ne fait état d'honneurs militaires rendus par l'adversaire, le Chef de Bataillon Jacobi du 9^e RIC affirme « qu'à la suite de la résistance qui leur avait été opposée dans la citadelle, les Japonais nous ont rendu hommage. Le Général Maotomi Mikuni commandant la 21^e Division a remis au Général Massimi un pavillon tricolore destiné à être hissé au quartier Brière de l'Isle » (15). Le détachement de défense du 1^{er} RTT ayant lutté à l'intérieur de la citadelle est également concerné par ce rare hommage de l'adversaire.

Le combat sanglant et désespéré soutenu par les hommes du Chef de Bataillon Dumaine n'est qu'un épi-

de parmi ceux livrés par les troupes de l'Union Indochinoise dans la nuit du 9 au 10 mars 1945. Il atteste du courage des Européens et de la fidélité des Indochinois. Il illustre les paroles prononcées le lendemain du coup de force par le Sous-Lieutenant Phung Khac Bui du 19^e RMIC. Gisant, grièvement blessé, dans les ruines du quartier Bouet (16) à Haïphong, ce jeune officier a demandé alors à son chef, le Colonel Lapierre commandant la 1^{re} Brigade, de dire à ses hommes « qu'il s'est bien battu ».

Colonel Maurice Rives

(1) Le Chef de Bataillon Berthe de Villers était en 1882 à l'arrivée du Capitaine de Vaisseau Rivière dans la capitale du Tonkin le chef de garnison de celle-ci. Blessé le 3 avril 1882, Berthe de Villers a été tué le 19 mai 1883 près de Hanoï en même temps que l'officier de marine, son chef.

(2) Nom de code attribué par les Japonais à leur coup de force du 9 mars 1945.

(3) Général commandant supérieur des Troupes d'Indochine (1924-1928).

(4) Monseigneur Puginier, vicaire apostolique au Tonkin Occidental de 1868 à 1892, année de sa mort. A ouvert à Saïgon en 1862 le premier collège d'interprètes en français. Plus tard, conseiller à Hanoï de Garnier et de Rivière.

(5) Résident supérieur au Tonkin et Gouverneur général de l'Indochine par intérim du 7 au 26 décembre 1928.

(6) L'Enseigne de Vaisseau Balny d'Avricourt commandait, lors de l'expédition du Lieutenant de Vaisseau Francis Garnier au Tonkin en 1873, la canonnière « L'Espin-gole ». Il a été tué en même temps que son chef le 21 décembre 1873.

(7) Général issu de l'artillerie coloniale, tué en 1918 à Castel Franco (Italie), avait auparavant servi en Indochine.

(8) Claies de bambou tressé.

(9) Gouverneur général de l'Indochine du 26 juin 1891 au 9 mars 1894.

(10) Le Lieutenant-Général Yuichi Tsuchihashi commandant la 38^e armée.

(11) Cet officier général apôtre de « l'Armée Noire » a accompli une carrière essentiellement africaine. Il a toutefois servi au Tonkin en tant que chef de bataillon commandant le cercle de Bao Lac (Tonkin) de 1901 à 1904. Son frère, lieutenant, a été tué le 23 mars 1885 à Bang Boc (Tonkin).

(12) En accomplissant un 5^e séjour dans la péninsule, cet officier général apôtre de « l'Armée Jaune » a assumé les fonctions de commandant supérieur des troupes d'Indochine de janvier 1911 à février 1913.

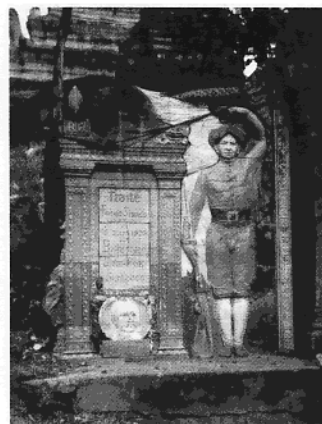
(13) Voir Bulletin de l'ANAI du 4^e trimestre page 33.

(14) Initialement, le nom du Cambodge devait y figurer. Toutefois, le comité technique des Troupes Coloniales a refusé cette mention car « le Cambodge qui s'est donné à la France n'a pas été conquis ».

(15) Général commandant le corps expéditionnaire du Tonkin en 1884.

(16) Commandant des troupes du Tonkin en 1883.

NOUVELLES D'INDOCHINE



CAMBODGE

L'agitation politique entretenue par le débat sur les frontières s'est accrue jusqu'en janvier. Le directeur du Centre d'Éducation Légale pour la Communauté, Yeng Vireak, le directeur, Kem Sokha, et le directeur adjoint, Pa Nguon Teang, du Centre pour les Droits de l'Homme au Cambodge, ont été arrêtés (31 décembre, 4 janvier). Sam Rainsy, réfugié en France, a été condamné par contumace le 22 décembre.

L'apaisement est venu le 18 janvier. Quatre détenus ont été libérés sur l'ordre du Premier Ministre. Un exilé est rentré le 1^{er} février. Sam

Rainsy, gracié, est revenu également. Tous avaient écrit une lettre d'excuses.

Pour célébrer le centenaire de Léopold Sedar Senghor, cofondateur de la Francophonie avec Norodom Sihanouk, les étudiants sénégalais et cambodgiens sont invités à un concours de poésie illustrée.

Une très grande ville de la culture est en construction près d'Angkor sur des terrains réquisitionnés après expulsion des habitants.

L'université de Svay Rieng est inaugurée le 25 janvier. Les études y seront gratuites.

La province vietnamienne de Gia Lai (Plei Ku) finance un internat pour 150 élèves dans la province de Ratana-kiri.

Le 8 décembre, la Fondation Mérieux inaugure un laboratoire de recherche médicale et pharmaceutique à Phnom Penh.

Le 21 décembre, la Grande Bretagne accorde 2,9 millions de dollars pour l'amélioration de la santé des femmes.

Le gouvernement cherche des fonds pour construire une voie ferrée de 225 kilomètres entre Phnom Penh et Lộc Ninh au Vietnam.

La fête des Eaux sur le Tonlé Sap a rassemblé 20 000 rameurs et 400 pirogues. C'est la Thaïlande qui a gagné la course.

Le 17 janvier à Phnom Penh, les États Unis ont inauguré une ambassade moderne, construite selon de nouvelles normes de sécurité et destinée à servir de modèle à toutes les ambassades américaines. Superficie : 2,5 hectares. Coût : 60 millions de dollars.

Le 11 novembre, 36 missiles SA 3 ont été détruits. Depuis 1999 le total des armes détruites se monte à 180 000.

En 2005 la croissance économique du Cambodge a atteint 7 %. La récolte de riz a été excellente : 5 millions de tonnes contre 4 millions de tonnes en 2005.

Le PIB serait de 380 dollars, contre 320 en 2004. Toutefois 42 % de la population vit en dessous du seuil de pauvreté de 1 dollar par jour.



VIÊTNAM

Au cours de l'année 2005 le cours mondial du café a augmenté de 50 % pour le robusta, de 4 % pour l'arabica. La météorologie du Vietnam, premier producteur mondial de robusta, en est responsable : temps trop sec en début d'année réduisant les volumes puis pluies diluviennes empêchant le séchage des grains récoltés.

2005 est une année record pour la production et l'exportation du riz, dont le Vietnam est deuxième producteur mondial.

Le produit intérieur brut (PIB) a augmenté de 8,4 % en 2005 (contre 7,7 % en 2004). L'inflation s'est établie à 8,4 % en 2005 (contre

10 % en 2004). Le déficit commercial a baissé.

A l'échelle mondiale la construction aéronautique ne suit pas l'accroissement du trafic aérien. Vietnam Airlines, qui progresse de 14 % chaque année depuis dix ans, ne trouve pas d'avion à louer.

La banque britannique HSBC (Hongkong and Shanghai Bank Company) a acheté 10 % de la banque vietnamienne Techcombank.

Depuis le 23 novembre 2005 les grèves se multiplient dans les sociétés à capitaux étrangers, car les salaires sont bloqués depuis cinq ans par le gouvernement dans ce type d'entreprise pour attirer les investisseurs en leur offrant une main d'œuvre compétitive. 40 000 employés font grève.

Le 4 décembre à Saïgon, le Cardinal Sepe, préfet de congrégation à la curie romaine, et le Cardinal Pham Minh Man, archevêque de

Saïgon, ont inauguré la Maison de la Tradition, de la Culture et de la Foi, musée de l'évangélisation catholique établi dans l'ancien séminaire boulevard Luro (actuellement rue Tôn Duc Tang).

Monseigneur Paul Lê Dac Trong, évêque auxiliaire de Hanoï, a pris sa retraite le 21 janvier à quatre-vingt-six ans. C'est lui qui avait lancé et conduit la reconstruction de la basilique de Phu Oc (Nam Dinh) (1).

A Saïgon, après avoir interdit le 4 novembre 2005 les rassemblements place de la Cathédrale autour de la statue de la Sainte Vierge qui pleurerait (2), les autorités ont fait analyser les larmes. Le laboratoire les a identifiées comme de vraies larmes. Une contre-expertise a été demandée aux États Unis.

Ambassadeur Phan Van Phi

(1) Voir Bulletins de l'ANAI de 1994.

(2) Voir Bulletin de l'ANAI du 4^e trimestre 2005.

Présenter ses vœux aux arbres

En 2001, l'ONG Save Cambodia's Wildlife publiait l'histoire d'un moine qui a erré longtemps dans les bois afin d'en connaître les moindres secrets. Il a aussi procédé à la mise en froc d'arbres, une cérémonie au cours de laquelle on ceint le tronc de l'arbre d'un tissu de couleur jaune avant de lui présenter ses vœux de longévité. Une marque de respect envers ceux qui offrent abri et nourriture aux animaux et encore bien plus aux êtres humains. D'après le vénérable Bun Salout, faire prendre le froc aux arbres est une pratique en vigueur depuis une vingtaine d'années au Cambodge.

Ce geste religieux est aussi écologiste : c'est pourquoi en Thaïlande les bonzes essaient de rallier à leur cause les jeunes, qui doivent prendre conscience de l'avenir de leur patrimoine vert. « Quand on habille du froc les plus grands arbres, on invite les jeunes et on prend le temps de leur expliquer l'importance de traiter un arbre de la même manière qu'un être humain, en priant », explique le bonze Chadtakul. Et une fois un arbre habillé de son froc, il est interdit à quiconque de l'abattre sous peine de commettre une profanation. « Celui qui s'en prendrait à ces arbres doit savoir qu'en agissant ainsi il s'attaque à Bouddha et à la communauté bouddhique », avertit le vénérable cambodgien Bun Heng. Selon Bun Salout, cette cérémonie ne figurait dans aucun des écrits bouddhiques. Si elle a cependant une légitimité, explique-t-il, « c'est qu'elle renvoie à un épisode de la vie de Bouddha méditant en forêt, où il avait l'habitude de présenter ses vœux aux arbres : à tous les moments culminants de son existence, la symbolique de l'arbre était présente ».

ANNONCE

L'Institut des Droits de l'Homme du Barreau de Paris organise un colloque sur un héros contemporain, NGUYEN HUU GIAO (1939-1994), le 15 mai 2006 à 18 heures, 2 rue de Harlay, 75001 Paris.

Parmi les orateurs notons le Ministre Bernard Kouchner et le Président Philippe Grandjean, de l'ANAI. S'inscrire par fax (01 53 70 87 78) auprès de Maître Pettiti, 6 rue Paul-Valéry, 75116 Paris.

Cartes en vente au siège



■ **Carte physique et politique**
(Editions Hatier 1952)
Format 600 x 720 mm
Prix : 20 €

■ **Plan de Saïgon-Cholon**
avec guide des rues,
1952 (50 cm x 60 cm)
Prix : 5 €

■ **Plan de Hanoï**
Prix : 5 €

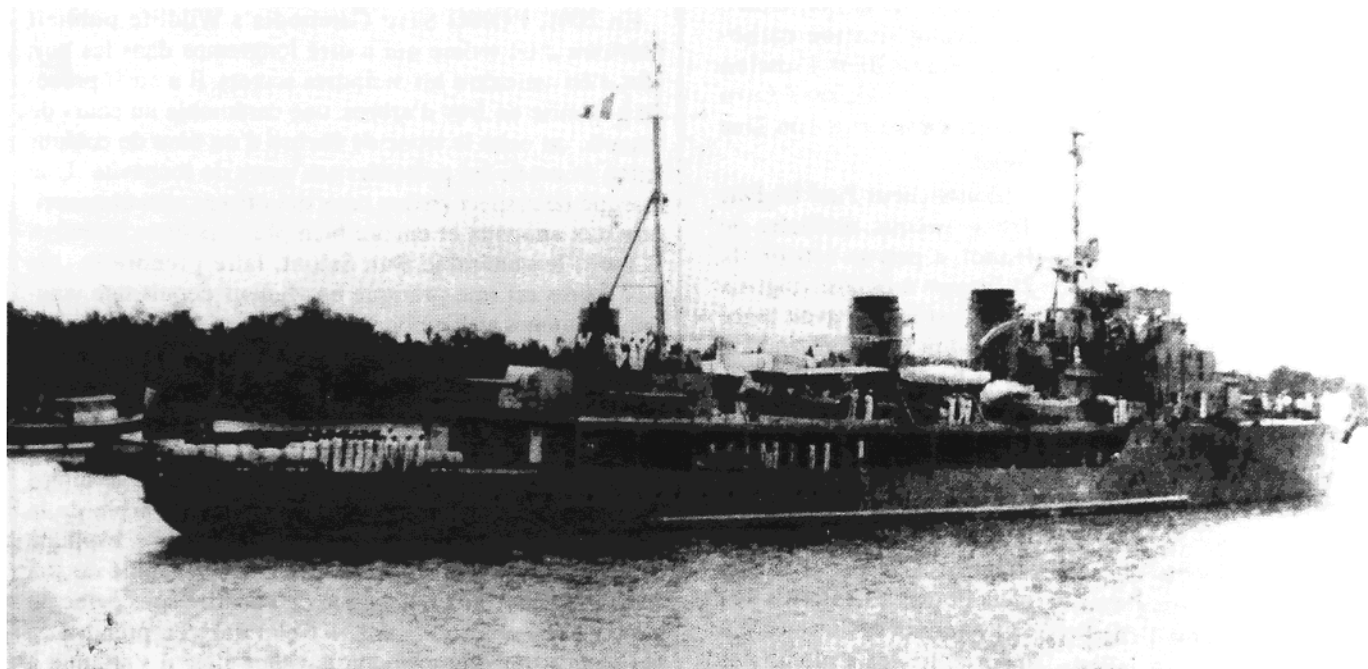
■ **Carte ethnolinguistique** ►
(dessinée et publiée
par les services géographiques
de l'Indochine - Février 1949)
Format 800 x 570 mm
Prix : 15 €



**BULLETIN
PROVISOIRE
D'ADHESION
2006**

NOM Prénom
Adresse
Code postal
Désire adhérer à l'ANAI et vous adresse la somme de 24 euros,
(cotisation : 23 euros, droit d'inscription : 1 euro), 15, rue de Richelieu, 75001 Paris.

Un document officiel vous sera envoyé ultérieurement ainsi que votre carte.



LA BRIGADE MARINE EN COCHINCHINE (octobre 1945 - mars 1946)

Saïgon, octobre 1945

Par un lourd après-midi nuageux et sous une pluie torrentielle, la « Ville de Strasbourg » (1) apporte, entassés dans ses cales et sur ses ponts, quelques éléments de la 2^e DB et de la 9^e DIC et le premier élément de la BMEO. C'est une compagnie, commandée par le Lieutenant de Vaisseau Merlet, qui sera blessé et rapatrié à la suite de cette blessure en juin 1946, secondé par l'Enseigne de Vaisseau Montfort, qui tombera pour la France à Haï-phong en novembre 1946, par l'Enseigne de Vaisseau Jacquemin, qui sera blessé à Than Uyen en janvier 1946 en assurant le commandement d'un chaland cuirassé, et par le Maître Principal Lubin. Le Docteur Collos est le médecin de la compagnie.

Lorsque le navire accoste à Saïgon, surmontée des fumées des incendies proches, le calme est loin de régner dans toute la ville. Dans certains quartiers un peu éloignés du centre, des bandes de Viêt Minh se livrent encore au pillage et à l'assassinat. Une brigade britannique de troupes hindoues a bien débarqué, peu de temps après la notifi-

cation de la capitulation nipponne aux troupes japonaises d'Indochine, pour recevoir leur reddition, les désarmer et maintenir l'ordre, mais de graves troubles avaient éclaté avant son arrivée et, en même temps qu'elle s'occupait des Japonais, elle avait dû assurer la protection des Français de Saïgon.

Des Annamites du parti viêt minh ou d'autres partis xénophobes, dès la nouvelle de la capitulation des occupants, s'étaient emparés du pouvoir à Saïgon et dans beaucoup de villes de Cochinchine, d'Annam et du Tonkin. Les Japonais, après avoir supprimé l'administration française par le coup de force du 9 mars 1945, avaient favorisé le développement de ces mouvements et lorsqu'à Saïgon ceux-ci avaient abouti à cette prise de pouvoir, ils avaient laissé faire, trop heureux de créer des difficultés à leurs vainqueurs. Des bandes d'indigènes cao daïstes (2) ou viêt minh, parcourant la ville, s'étaient mis alors en devoir de piller les habitations des Français ou des Cochinchinois sympathisants et d'en molester, voire d'en massacrer les habitants sans être inquiétés par les Japonais, qui assuraient encore théoriquement la police de la ville, ni par

leurs dirigeants annamites, qui voyaient déjà les Français jetés hors de la Cochinchine à la faveur de ce désordre. Depuis l'arrivée des Britanniques, un groupe de Français déterminés avait réussi par un coup de force à chasser les chefs du Viêt Minh des administrations et des bâtiments officiels qu'ils occupaient et à rétablir un embryon d'administration française, rapidement complété par les fonctionnaires libérés des geôles japonaises ou sortis de leur retraite forcée et par d'autres, parachutés pendant l'occupation. Mais malgré les policemen hindous aux beaux turbans de couleurs vives, les troupes britanniques peu nombreuses et les quelques détachements français arrivés par le « Triomphant » ou amenés en avion, les bandes de massacreurs ou de pillards continuaient à sévir dans certains quartiers. C'est ainsi que, le 25 septembre, avaient été assassinés et torturés tous les habitants, hommes, femmes, enfants, d'un groupe de villas un peu excentriques : la cité Heyraud, et que tous les jours la nouvelle se répandait de nouveaux attentats.

C'est dans un de ces quartiers de la périphérie, particulièrement peuplée,

à Dakao, que la 1^{re} Compagnie de la BMEO s'est vu assigner la mission de rétablir l'ordre et la sécurité. Pendant qu'une partie de la compagnie pourchasse les pillards, et qu'une autre, se transformant en dockers, car il n'y en a pas, s'acharne pendant trois jours à décharger la « Ville de Strasbourg » du matériel guerrier qu'elle apporte, le reste de nos marins installent leur cantonnement dans un ancien marché où ils sont attaqués à plusieurs reprises à coups de grenades.

Le centre de Saïgon, où l'ordre règne à peu près, est encore désert, les magasins sont presque tous fermés, beaucoup ont été pillés, leurs devantures défoncées s'ouvrent béantes sur les débris de meubles et de marchandises, ou sont obturées par des planches de diverses couleurs. D'immenses Hindous règlent une circulation encore anémique où dominent largement les camions et jeeps britanniques, mais où manquent presque totalement les pousse-pousse qui l'encombraient autrefois. Quelques voitures japonaises à l'emblème du Soleil levant circulent d'un air un peu gêné, mais parfaitement propres et bien tenues. Le grand marché, démoli en grande partie par les bombardements alliés, se peuple à nouveau petit à petit de marchands à croupetons derrière leurs éventaires encore maigres, troublés parfois par l'éclatement de quelque grenade qui fait toujours des victimes parmi eux.

Les villas du « périmètre » (3) sont surpeuplées de familles françaises entassées, qui ont émigré des quartiers éloignés ou de la banlieue. Le soir, l'obscurité est absolue, car l'usine électrique sabotée n'a pas encore repris son service, faiblement rompue de loin en loin par la petite lumière des mèches de coton trempant dans l'huile de coco des lampes annamites. Dans l'arsenal de la marine dévasté par les explosions des bombes alliées, des marins sortis des camps de concentration japonais, aidés par quelques coolies revenus au travail, s'efforcent d'évacuer les machines encore intactes ou le matériel récupérable, car on prévoit que d'ici peu les navires de guerre, arrivés de France, auront besoin de soins. Le port et la rivière sont encombrés d'épaves de cargos nippons coulés par l'aviation, qui dressent leurs étraves rouges ou leurs mâts échoués hors de l'eau et gênent la navigation.

Mais la confiance revient chez les Français, ils s'apprêtent à réparer les dégâts et à vivre à nouveau, délivrés de l'oppression japonaise et de celle, com-

bien plus pesante et plus cruelle, des Annamites. Les soldats anglais sont reçus de façon touchante et on regarde toujours avec un peu d'étonnement, mais avec joie, ces jeunes soldats français de l'armée nouvelle, si curieusement vêtus de combinaisons vertes surmontées de calots aux couleurs vives ou de bérêts noirs.

Nos marins ne vont pas moisir. D'autres tâches les attendent après cette première étape et ils ne chômeront guère jusqu'à l'arrivée du gros de la brigade marine.

Premières opérations : Mytho-Vinh Long-Canthö, octobre-novembre 1945

Le Général a décidé de prendre aux rebelles, viêt minh ou autres, les villes du delta qu'ils occupent, le plus rapidement possible, sans même attendre le dégagement complet de Saïgon et de ses abords, dont d'autres troupes s'occuperaient au fur et à mesure de leur arrivée. Mytho est le premier objectif à atteindre, à 70 kilomètres par la route. Le Colonel Massu est chargé de l'opération et une colonne blindée fonce dans cette direction le 22 octobre. Mais la route franchit de nombreux arroyos ou bras de rivières et est construite en remblai au milieu des rizières boueuses sur les trois quarts du parcours. La plupart des ponts sont détruits, la route est coupée de larges fossés et les chars ne peuvent passer dans les rizières qui la bordent sans s'embourber irrémédiablement. Il faut prendre les défenses qui protègent les coupures, boucher les tranchées, construire des ponts de fortune ; la colonne avance moins vite que les fantassins ! Le Colonel Massu met alors la compagnie de fusiliers-marins sous les ordres du Capitaine de Corvette Pontchardier, chef des commandos parachutistes de l'Aéronavale et des autres commandos SAS, pour tenter d'arriver à Mytho par les rivières et fleuves et pour s'emparer de cette ville pendant qu'on dégage la route... Et Mytho est enlevée par surprise à une heure du matin le 25, sans pertes pour la compagnie Merlet et le bataillon SAS, silencieusement et discrètement amenés et mis à terre à proximité de la ville par l'avis « Annamite », commandé par le Capitaine de Corvette Philippon, et par un LCI britannique. Les rebelles surpris au lit, pour ainsi dire, disparaissent ou sont faits prisonniers. La ville est nettoyée en deux heures. Les notables et de

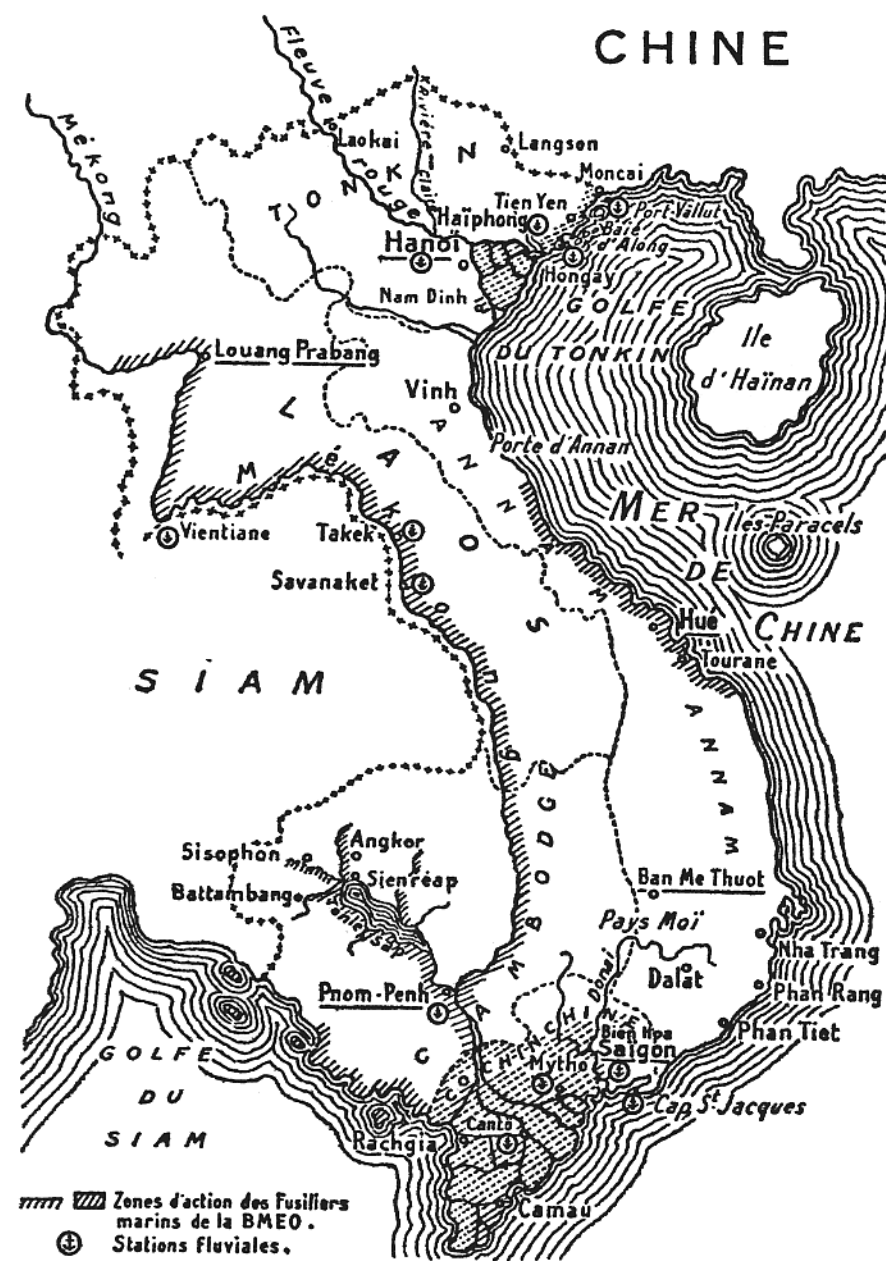
nombreux autres Annamites, convaincus à nouveau de la force de la France, se hâtent de venir saluer ses représentants et se mettent à leur disposition. Le colonel japonais, commandant les provinces de Cochinchine du sud, se rend avec son état-major au commandant du bataillon SAS.

Les défenses construites pour défendre la ville contre nous sont occupées par nos marins ou les parachutistes SAS pour la garder, puis celle-ci est nettoyée de sa vermine rebelle et, en attendant l'arrivée des blindés, ses abords sont dégagés de tout ce qui nous est hostile jusque dans la région de Bentré. Deux bons jours après, les chars et scout-cars de la 2^e DB font leur entrée, un peu vexés de ne pas arriver les premiers, comme ils ont pris l'habitude de le faire dans les villes délivrées ou conquises par eux de la Normandie à l'Autriche.

La compagnie de fusiliers-marins part la nuit suivante pour d'autres conquêtes, embarquant avec ses compagnons parachutistes à bord de l'« Annamite », qui les dépose discrètement non loin de Vinh Long. La ville est prise à quatre heures du matin et nettoyée dès le jour de ceux de ses occupants viêt minh qui ne s'étaient pas laissés prendre, pendant que l'avis veille de la rivière et tire parfois sur les blockhaus récalcitrants.

Instruits par l'expérience, qu'on arrive plus facilement par eau que par terre dans cette véritable éponge qu'est le delta du Mékong, les fusiliers marins récupèrent tout ce qu'ils trouvent de chaloupes ou bacs avec ou sans moteur sur les rives du fleuve et, aidés des matelots de l'« Annamite », les mettent fiévreusement en état pour les utiliser dans la suite de leurs exploits. Mais la contrée est vaste et la troupe des marins et des parachutistes n'est pas nombreuse ; il faut se partager la besogne de pacification. La compagnie de la BMEO reçoit du commandant du bataillon SAS un secteur où elle devra opérer seule et notre petit groupe de marins de moins de cent hommes se prépare à prendre d'autres villes.

Le 30, c'est Canthö, à 35 kilomètres de Vinh Long, qui a son tour, mais la partie est plus rude et les rebelles se défendent mieux. Rien n'arrête cependant la compagnie qui, débarquée de l'« Annamite » et de ses bacs à moteur vers quatre heures du matin, a entièrement nettoyé la ville dans l'après-midi, et se prépare à en assurer la garde. Les rebelles en effet, que la panique commence à gagner à la suite de cette avance foudroyante des Français qui, en quelques jours, ont pris trois villes,



RÉPARTITION DES ÉLÉMENTS DE LA B. M. E. O.

vont essayer de reprendre ce qu'ils ont perdu. Les Français sont bien peu nombreux pour repousser des attaques massives. Alors, pour se donner de l'air et empêcher les bandes de se reformer, pour les disperser et y semer l'affolement, ils attaquent. C'est ainsi que commence cette ronde infernale de patrouilles offensives, de gardes aux issues de la ville, d'embuscades tendues la nuit aux rebelles, de coups de main dans toutes les directions, même très loin, en s'aidant des embarcations prises et armées en hâte à Vinh Long qui se transforment en raiders de rivières, voire même de sampans fragiles, soutenus le plus souvent possible par l'« Annamite » et la « Gazelle », quand ils ne sont pas occupés dans d'autres secteurs.

Et avec ses quatre-vingt-dix hommes la compagnie tient Cantho, ville de

20 000 habitants, et la zone de près de 100 000 âmes qui l'entoure où, sentant les rebelles traqués et un peu affolés, les indigènes hésitants, sûrs désormais de la protection des Français, reprennent petit à petit leurs cultures et leur vie normale. La vie reprend également en ville, le marché grouille à nouveau d'acheteurs et de clients, les boutiquiers rassurés rouvrent leurs magasins sans craindre les pillages, et le médecin de la compagnie installe un dispensaire où il soigne tous ceux qui s'y présentent entre les opérations, car il est de tous les coups de main.

Vers le 15 novembre, la compagnie reçoit une partie du 2^e échelon de la BMEO parti de France à la fin de septembre : la 1^{ère} batterie de canonnières marines, commandée par le Lieutenant de Vaisseau Dalet. Ce renfort évidemment ne lui fait pas de mal, car la tâche

est lourde. Elle est relevée le 30 novembre par un bataillon du 6^e RIC (Régiment d'Infanterie Coloniale), car elle est appelée à une autre tâche plus rude.

En trente jours avec son faible effectif, légèrement renforcé à partir du 15 novembre, cette compagnie a effectué quarante-deux opérations offensives, étendant son front jusqu'à 25 kilomètres de sa base, détruisant un véritable arsenal précieux aux rebelles, enlevant par surprise plusieurs petites villes : Cai Rang, Binh Thuang, Traon, Long Tuyen, que son effectif ne lui permet pas de garder, mais simplement de nettoyer, imposant sa loi aux rebelles, s'emparant de mitrailleuses lourdes utilisées aussitôt car elle n'en possède pas, récupérant plus de 400 fusils, sans compter les arbalètes et les fusils de chasse, infligeant aux rebelles des pertes près de dix fois supérieures à son propre effectif (1 280 tués dénombrés), leur faisant un millier de prisonniers, pacifiant efficacement certaines zones, rendant la sécurité aux habitants et les protégeant des Viêt Minh qui voulaient y pratiquer la politique de la « terre brûlée ».

Presque partout pendant cette période, les seules grandes résistances rencontrées ont été celle d'éléments japonais qui savent se battre dans ce pays, ou celles de bandes encadrées de Japonais.

Ses pertes, par contre, auraient été minimales (quatre blessés) si elle n'avait perdu vingt et un de ses meilleurs spécialistes, combattants ardents par surcroît, qu'elle avait dû renvoyer sur ordre à Saïgon pour y armer les embarcations assez hétéroclites avec une partie de la batterie de canonnières marines arrivée le 5 novembre et constituer les premiers éléments de la Flottille fluviale de fusiliers-marins.

Ce détachement, sous les ordres du maître Lan, avait été mis pour la durée du voyage sous les ordres d'une autre autorité qui devait lui confier l'escorte d'un petit convoi de jonques chargées de marchandises diverses de Mytho à Saïgon. Une vedette devait guider le convoi, car les patrons des jonques ou du remorqueur, tous indigènes, risquaient soit de conduire leurs bateaux dans une embuscade préparée, soit de se tromper et d'emprunter un itinéraire où les attaques auraient été à craindre. La vedette avait deux missions à remplir successivement : guider le convoi jusqu'à la rivière de Saïgon et aller effectuer une liaison avec un poste situé à l'embouchure de la rivière suivie dans celle de Saïgon.

Voulant raccourcir le chemin pour hâter l'exécution de la seconde mission, le commandant de la vedette, qui n'était pas de la BMEO, a emprunté un autre bras de la rivière plus court aboutissant également au poste à visiter. Il ignorait que dans ce bras de rivière prend naissance un canal assez étroit conduisant à Cholon et à Saïgon directement, et utilisé par la batellerie indigène lorsque le pays est calme. Estimant que le convoi ne pouvait plus se tromper de route, il augmenta de vitesse une fois entré dans ce bras. Le convoi, l'ayant perdu de vue avant le début du canal, s'y est engagé, pensant peut-être que la vedette avait passé par là.

Le patron indigène du remorqueur était-il complice des rebelles ou s'est-il simplement trompé ? Nul n'a jamais pu le savoir car on ne l'a plus revu depuis. La nuit est tombée peu après. A proximité d'un village en pleine nuit, le convoi a été attaqué par de très nombreux rebelles disposant d'armes sérieuses. Les hommes du détachement se sont défendus et ont défendu les jonques jusqu'à épuisement complet de leurs munitions, combattant après que les bateaux qui les portaient eussent été coulés, en se cramponnant à ce qu'il en sortait de l'eau. Ceux qui n'avaient pas été tués à ce moment là ont alors été capturés par la foule des assaillants après avoir résisté encore quelque temps à l'arme blanche et ont été amenés (4) au village, repaire de la bande... puis sauvagement massacrés et probablement découpés en morceaux.

Quelques jours après, un détachement partant de Saïgon fit un coup de main sur le village, espérant les délivrer. Il ne put recueillir que quelques vêtements de marins portés par des indigènes. Trois corps mutilés, qu'on n'a pas pu identifier, mais qu'on a pu reconnaître par des morceaux de vêtements qu'ils portaient comme étant ceux de trois disparus, ont seuls été retrouvés un an après.

Ils ont été bien vengés, ces premiers morts de la BMEO tombés en Indochine après avoir vaillamment combattu comme de vrais fusiliers-marins, par leurs camarades venus pour tenter de les délivrer. Peu de leurs assassins pourront dans l'avenir se vanter de leur victoire à cinquante contre un.

Ceux de la brigade marine n'oublieront jamais ces vingt et un camarades qui, ayant compris la grandeur de leur tâche, sont tombés les premiers ; leur sacrifice restera un exemple qui les guidera et, le soir après les longues et dures journées de combat, on pensera bien souvent à vous Duchenne, volon-

taire des Forces françaises libres qui veniez de Madagascar par la Libye et l'Italie pour reconquérir le dernier lambeau de l'Empire, à vous Caroff qui portiez dans vos yeux la ténacité et la mélancolie de votre Bretagne, à vous Legrand qui laissez un enfant dont vous n'aurez pas vu le sourire, et à vous tous les autres qui étiez partis pleins d'enthousiasme un jour de septembre, de cette côte de Provence que vous ne reverrez plus.

Après cette période de raids audacieux et féconds en résultats la compagnie du Lieutenant de Vaisseau Merlet, couverte de gloire, est ramenée à Saïgon vers le 1^{er} décembre.

Le commandement du Corps Expéditionnaire s'est vite aperçu, en effet, que le seul moyen d'étendre son œuvre de pacification sur le reste de la Cochinchine est d'utiliser le plus possible les bras et les canaux innombrables de cet immense delta du Mékong où les routes terrestres peuvent être trop facilement découpées, soit que les nombreux ponts et ponceaux qui les franchissent soient détruits, soit que de larges tranchées y soient pratiquées. Les routes, en effet, se frayent un passage dans les rizières au sol boueux et forment digue entre celles-ci presque sur tout leur parcours. Les véhicules (jeeps ou chars compris) ne peuvent en sortir sans s'embourber de façon irrémédiable.

Pour arriver au but, il faut avoir un grand nombre de petits bateaux à fond plat, bien armés et pouvant se glisser dans le plus possible de rachs ou d'arroyos (5), pour y débarquer des commandos ou des troupes en nombre plus ou moins important suivant qu'il s'agit d'effectuer des coups de main ou de faire des opérations plus sérieuses. Il faut posséder aussi quelques bateaux plus grands, ayant des qualités se rapprochant de cette formule idéale, pour transporter plus d'hommes à la fois, voire des jeeps ou des canons, et ravitailler les postes, à établir en grand nombre dans l'avenir pour protéger tout le pays contre les bandes rebelles.

Nos fusiliers-marins, à la fois combattants dressés au combat de brousse et marins par leur origine, sont tout indiqués pour remplir ce rôle. Les fleuves, les rachs, les arroyos seront leur domaine.

Le Général décide donc de créer une flottille fluviale le plus rapidement possible et de changer une fois de plus la composition et l'emploi de la brigade marine. Le groupe de canonnières marines (sans canons d'ailleurs encore) sera transformé en une unité armant une poussière de petits navires qui

sillonneront les voies d'eau et seront le principal instrument des opérations en Cochinchine. Le RBFM fournira les commandos qui y seront embarqués, en attendant de recevoir lui-même des petits bateaux. Le Corps Expéditionnaire achètera les engins de débarquement disponibles chez les Britanniques à Singapour, le « Béarn » les amènera au début de décembre. Il en fera rechercher d'autres aux Indes et aux Philippines dans les surplus alliés.

En attendant l'arrivée, en février 1946, de ces autres engins, ordre est donné d'utiliser tout ce qui sera trouvé comme embarcations pouvant remplir ce but chez les Japonais, dans leurs chantiers ou chez les rebelles à qui il faudra les prendre.

La Flottille fluviale de fusiliers-marins de Cochinchine est née, compensant la suppression du groupe de canonnières marines.

Capitaine de Vaisseau Robert KILIAN
Les Fusiliers Marins en Indochine
(Editions Berger-Levrault, 1948)

(1) Un convoi, composé du « Béarn » et de la « Ville de Strasbourg », a amené à Saïgon, le 15 octobre, un groupement blindé de la 2^e DB, commandé par le Lieutenant-Colonel Massu, quelques éléments de la 9^e DIC, diverses troupes et une compagnie de la BMEO. Le « Triomphant » avait, quelque temps auparavant, débarqué un bataillon de parachutistes, le SASB, commandé par le Capitaine de Corvette Pontchardier et dont un commando était formé de parachutistes de l'Aéronavale. Par ailleurs, le « Richelieu », « la Gloire », l'« Émile-Berlin », le « Suffren » devaient mettre à terre leurs compagnies de débarquement ou une partie de celles-ci pour aider à rétablir l'ordre en Cochinchine jusqu'à l'arrivée d'autres éléments du Corps Expéditionnaire.

(2) Secte religieuse. Les cao daïstes ont été très antifrancs à cette époque là.

(3) Les Japonais avaient concentré la population française à l'intérieur d'un « périmètre » où elle vivait entassée de façon incroyable et dont elle ne devait sortir sous aucun prétexte. Par suite de l'insécurité régnant dans les quartiers un peu éloignés, les Britanniques en arrivant, les Français ensuite, avaient conseillé à la population blanche ou sympathisante de continuer à habiter à l'intérieur d'un « périmètre », dit « périmètre de sécurité », mais qui enserrait un espace beaucoup plus étendu. D'où les expressions : maisons du « périmètre », « j'habite dans le périmètre », « ne pas sortir du périmètre », etc.

(4) Ces détails ont été donnés par un des Annamites de l'équipage d'un des bateaux qui, pour échapper aux assaillants, s'était caché dans l'eau pendant le combat, respirant par un bambou, et a rallié Saïgon dès qu'il a pu.

(5) Les canaux ou petits bras de rivière sont appelés rachs ou arroyos.



LES DÉBUTS DE LA COLONISATION EN ALGÉRIE

Quand les Français débarquèrent sur nos côtes, le mot Algérie n'existait pas. Notre histoire commence en 1845, comme celle de la France, en tant que peuple, a commencé avec les Capétiens. 1830, en cette terre d'Afrique du Nord, c'est le chaos, deux millions d'esclaves rançonnés par les pillards ou les féodaux, rongés par la syphilis, le trachome, le choléra, la malaria ; des déserts, des marais pestilentiels, plus rien de ce qui avait été la paix romaine.

La France nous aurait volé notre patrie ? Allons, ce n'est pas sérieux et je souffre quand j'entends d'honnêtes gens soutenir cette thèse à laquelle les nationalistes eux-mêmes ne croient pas et qui leur a été soufflée par les intellectuels fellagha de Paris. Entre le marché du Badistan et l'hôpital Mustapha, entre le bureau arabe du maréchal Bugeaud et le budget social de l'Algérie, les dunes arides du Sahara et le complexe pétrolier, les terres desséchées et les barrages de Beni-Bahdel et de Foum-El-Gherza, un siècle seulement s'est écoulé. Quand je me promène dans certaines communes de France, sans eau, sans électricité et qu'il m'arrive de rencontrer des paysans vivant comme au Moyen Age, quand je

parcours certains quartiers ouvriers avec leurs misères innombrables, je me sens moins sévère pour ce qui n'a pas été fait en Algérie. Si tout n'y était pas parfait, il conviendrait de n'en pas faire le reproche seulement aux Français d'Algérie mais aux législatures, aux gouvernements qui se sont succédés.

On a dit - Napoléon III le pensait déjà - que l'Algérie coûtait plus cher qu'elle ne rapportait. C'est le cas de quelques départements métropolitains et aussi de quelques administrations comme la Sécurité Sociale ou la SNCF. C'est le Second Empire qui a introduit cette notion de rentabilité de l'Algérie en créant les premières sociétés à actions qui ont toujours été administrées de Paris et continueront à l'être, mais il serait malhonnête de porter ce capitalisme anonyme au compte des Français d'Algérie. Les trusts internationaux sont, hélas, une réalité et certains petits épargnants français qui surveillent le rapport de leurs coupons seraient peut-être surpris si on leur disait que, beaucoup plus que les Pieds-Noirs, c'est eux qui ont fait suer le burnous. Certes, il existait en Algérie de grosses réformes sociales, économiques et agricoles à réaliser et per-

sonne ne le conteste. C'est justement parce que la France commençait à faire évoluer intellectuellement, socialement, démographiquement la population algérienne que se posait déjà le problème des améliorations.

On a laissé discréditer l'œuvre de la France en Algérie par des révolutionnaires de palace. On a toléré, et ce fut une de nos plus grandes peines à nous les Musulmans français, que certains intellectuels salissent dans leurs journaux, leurs livres, ce qui fut notre combat de toujours aux côtés de l'armée française. On a laissé insulter ces soldats qui sont pourtant vos fils, Français de France, ces soldats que j'ai vu tenir les mancherons de la charrue dans les champs de nos paysans, mettre au monde des petits Musulmans, les soigner, leur apprendre à lire, à travailler. On a honteusement spéculé sur le sacrifice des hommes du contingent que je connais bien car je les ai reçus chez moi, je me suis battu avec eux dans les djebels et souvent mes harkis sont allés les décrocher, les arracher aux égorgeurs.

Bachaga BOUALAM,
commandeur de la Légion d'Honneur
Mon pays, la France
(Éditions France-Empire, 1962)



LES DÉBUTS DE LA COLONISATION EN COCHINCHINE

C'est avec cent jeunes hommes débarqués de France, et qui ne sont pas tous revenus, que s'est réalisé, en Cochinchine, le miracle du caoutchouc. Il y a moins de quarante ans, il ne poussait pas un hévéa dans la colonie. C'est à peine si l'on en élevait quelques pieds, comme une curiosité, au jardin botanique de Saïgon et l'on riait de ce colon qui s'était amusé à planter des maigres ficus elastica le long de la route de Biên Hoa. Aujourd'hui, c'est par millions qu'on peut compter les arbres à caoutchouc, dans les immenses plantations de Suzannah, d'An Lôm, de Lôm Ninh. Il y a encore quinze ans, ces territoires étaient incultes, hantés par quelques tribus moïs et des hordes d'éléphants sauvages. Les Annamites eux-mêmes ne voulaient pas s'y fixer, tout de suite terrassés par la terrible fièvre des bois. Et pourtant, on a osé. En pleine brousse, des planteurs ont amené leurs équipes. Ils ont incendié des hectares de forêts, creusé des routes, édifié des villages, dessouché, labouré. Tout semblait se coaliser pour briser leur effort. Ils employaient des coolies javanais, déjà dressés à ce travail : le Gouvernement hollandais en interdit le recrutement. On prit des Chinois : ils mou-

raient par centaines. On prit des Annamites, on prit des Moïs. Rien n'eut raison de la ténacité des planteurs. C'est à coups d'hommes qu'ils menèrent l'affreuse bataille, risquant leur peau comme celle de leurs coolies. Cette terre vierge, quand elle s'ouvrait sous le soc, dégageait une haleine mortelle. Il fallait des renforts, toujours des renforts. Les paquebots amenaient de France de nouvelles recrues, les racoleurs levaient on ne sait où d'autres régiments d'indigènes affamés, et, peu à peu, la plantation gagnait sur la jungle.

On n'avait pas même le réconfort d'une récolte prochaine, la récompense qu'on voit mûrir. C'était une attente de six ans, sept ans, avant de tirer seulement une goutte de latex des arbustes qu'on plantait. Pourtant, sans se décourager, on poursuivait la tâche, on défrichait plus loin. Autant d'allées tracées, autant de tombes ouvertes. Et les hévéas sortaient de terre, grêles et bien en ligne, comme des rangées de croix.

Enfin, à la longue, la fièvre s'est fatiguée. C'est elle qui s'est avouée vaincue. On l'a soumise, on l'a pliée au règlement, elle a reçu son pourcentage de pertes : quinze cadavres par mois

pour une grosse entreprise. Et l'exploitation fabrique elle-même ses cercueils.

- Quinze ans, me répétais-je, recréant d'un regard la brousse d'autrefois. Il y a quinze ans, vingt ans au plus, s'étendait là une jungle de bambous, coupée de pistes impraticables, une forêt vierge aux lianes emmêlées. Et aujourd'hui de gros tracteurs ronflent sur la route. Il y a des usines, des infirmeries, des écoles.

Il n'a cependant fallu qu'une poignée d'hommes pour accomplir cela. Mais comme l'eau, tombant goutte à goutte, finit par creuser la pierre, leur énergie, heure par heure, a triomphé des obstacles les plus durs. Malgré la maladie, malgré la fuite des coolies, malgré les années de sécheresse, malgré les plants qui succombent, malgré les orages qui emportent les routes, malgré les incendies qui dévastent le domaine, malgré tout, ils ont voulu. Vouloir, ce n'est pas un mot : c'est une vertu, c'est une force. C'est une arme dans la main crispée. Ils ont voulu, et ces terres maudites qui ne valaient pas une piastre rapportent des fortunes : les bateaux, à Saïgon, chargent le caoutchouc par milliers de tonnes. « Dix millions de capital, quatre mil-

lions et demi de bénéfices », ai-je lu sur le bilan d'une société encore à ses débuts.

- Et combien de victimes ? Ai-je demandé, mi-narquois, au colonial qui m'accompagnait.

- Sur dix-neuf Français, sept sont hors de service, dont deux à l'hôpital et un qui repart « pour France ».

Je les ai vus aussi, ceux-là, les vaincus. J'en ai mené un au paquebot, si faible, si tremblant sur ses jambes, qu'il ne pouvait pas monter seul les marches de la passerelle. S'ils sont obligés de quitter la colonie avant le congé régulier auquel ils ont droit à demi-solde, ils ne toucheront plus qu'un quart pendant trois mois. De quoi payer le médecin...

Pourtant, tous ceux qui peuvent reviennent, et les remplaçants ne manquent pas.

Il y l'attrait de l'inconnu, l'espoir de s'enrichir un jour. Il y a toute l'étrange séduction de ce pays qu'on ne peut plus oublier quand on y a vécu. Il y a aussi, pour beaucoup, l'agrément d'une vie moins médiocre que celle qu'il faudrait mener en France, dans un logement de faubourg ou quelque bicoque de province. On a son chalet, ses domestiques, une table abondante, sa carabine rayée suspendue entre deux défenses d'éléphant, l'auto commune qui vous conduit rue Catinat. On est obéi, on est quelqu'un...

Le novice se laisse tenter par les cent cinquante ou deux cents piastres qu'on lui offre pour débiter. Quinze cents, deux mille francs par mois, il se croit riche. Il ne connaît pas encore les prix de l'épicier chinois. Quant au vétéran, l'habitude le ramène. Où irait-il ?

Là-bas, lorsqu'il suffoquait sur son balcon, pendant ces journées de mars où le ciel est chargé d'un perpétuel orage qui ne crève jamais, il comptait fiévreusement les semaines ; il ne songeait qu'à la France : « la plus belle colonie ». Il faisait des projets, il se jurait peut-être de ne plus revenir.

Mais en France les piastres amassées filent vite. Les plaisirs sont bientôt épuisés. On n'a plus retrouvé les amis d'autrefois, on s'aperçoit que leurs idées, leurs goûts, leurs soucis, vous sont devenus étrangers. Certains rapa-

triés éprouvent même comme le sentiment d'une déchéance. Le boy astucieux qu'ils ont emmené observe sournoisement la métamorphose de ses maîtres.

- Y en a monsieur tirer l'eau à la pompe, contera-il au retour. Y en a madame faire cuisine même chose bép.

Tout cela blesse, et l'on finit par compter les jours. La vie de France paraît banale : c'est la colonie qui vous manque. On est arrivé heureux : on repartira content. Pourquoi les voyages, sur les Messageries Mari-

ruban couleur de brique à travers un parc interminable, elle s'allonge pendant des lieues dans une campagne plate et nue, sans autre ombrage qu'un maigre boqueteau de loin en loin, ou une haie de hauts bambous. Plus de terre rouge : un sol jaunâtre et des champs à perte de vue. Des nhaqués qui repiquent les pousses vertes en chantant, avec de l'eau jusqu'à mi-jambe, ou bien qui moissonnent à la faucille dans la plaine asséchée. Des buffles noirs, des gamins nus, des mares couvertes de canards. Et, parfois, le spectacle absurde d'un homme qui semble glaner les poissons, à des centaines de mètres de tout cours d'eau.

- Dans les ruisseaux d'Annam, il y a une part d'eau et deux de poissons, disent les indigènes.

C'est vrai, et quand l'eau s'est retirée de la rizière, à la saison sèche, il reste encore dans les craquelures du sol de quoi faire une pêche miraculeuse, sans filet ni hameçon, rien qu'en se baissant. Je ne me trompe pas : on les glane.

Cela fait des siècles que, sans ingénieurs et sans outillage, Annamites et Cambodgiens creusaient des canaux dans l'Ouest. Ils n'ont pas attendu après nous pour cultiver cette féconde vallée du Mékong. Pourtant, là aussi, il a fallu nos hommes, leur volonté tendue, pour que ces terres livrent toutes leurs richesses.

Avant 1908, certaines régions, comme celle de Phung Hiep, étaient une brousse inculte où l'on chassait le buffle et l'éléphant. Pas une rizière. Pas d'autre habitation qu'une pauvre pagode cambodgienne au toit de chaume. Pas d'eau. Pas de route. Mais, un jour, nos dragueurs sont venus, remuant des milliers de mètres cubes de terre, éventrant le sol aride sur des centaines de lieues, dégageant les vieux arroyos obstrués, et, à peine les canaux tracés, colons et indigènes affluaient, semant le grain de la première récolte. En quelques années, on a fertilisé des milliers et des milliers d'hectares, de Mytho à Camau, de Bac Lieu à Rach Gia, et Phung Hiep, naguère misérable, dresse maintenant des magasins remplis de paddy, au cœur de ses six canaux en étoile.

times, sont-ils toujours plus gais au départ pour la colonie qu'au retour ? On retrouve sa maison, ses serviteurs, ses amis. On reprend son travail. On se fatigue, on lutte. Quelques-uns réussissent : le coup de dé heureux, la concession qu'on se fait accorder, l'affaire qui réussit... Il n'en faut pas tant, de piastres à douze francs, pour remplir un bas de laine.

Ou bien, un jour, traversant un petit poste, on remarque un groupe d'hommes en blanc, autour d'une fosse fraîche ouverte, entre deux lataniers.

La vie large des colonies...

*
* *

Après les plantations, la rizière. Nous sommes dans l'Ouest Cochinchinois. La route ne déroule plus son



Transformation magique. Partout, des villes chinoises ont poussé : où le nhaqué travaille, le Chinois trafique. A Cairang, le long de la rivière de Cantho, s'étendent cinq kilomètres d'entrepôts. Les arroyos disparaissent sous les sampans chargés de sacs. Sur le Mékong et le Grand Bassac, les jonques lourdes de paddy s'en vont en file. Ce ne sont plus les éléphants qui barrant : c'est le remorqueur.

Tout ce pays regorge de piastres. Il en coule tellement que les Chinois, les Chettys, les « usuri-culteurs » ne peuvent pas tout prendre : il en reste un peu aux nhaqués.

Que réclament ceux-ci ? Le retour sous le sceptre de jade du souverain de Hué ? Des pagodes ? Non : le Crédit Agricole pour échapper aux exploiters et des Caisses d'Épargne pour placer leur argent. Tout va de pair, dans ce monde évolué. C'est le règne de la locomobile après celui du palanquin.

Les colons non plus ne sont pas restés les « broussailleux » de jadis. C'est fini, la vie aventureuse des pionniers de la conquête, le tigre, le pirate incendiaire, le datura qu'une main inconnue verse dans votre tasse. Autres temps, autres risques. L'inondation, la sécheresse, un coup de baisse à Cholon, voilà les dangers d'aujourd'hui.

On ne verra plus, sur la terrasse du petit hôtel de Cantho, les colons et fonctionnaires du « Cercle Vicieux » guetter sur le fleuve s'ils n'apercevront pas la barque d'un camarade - un événement dans leur vie d'exilés. Maintenant, chacun a son auto, on traverse le Bassac sur un bac à moteur et l'on est à Saïgon en une matinée, quand il fallait autrefois des jours.

Malgré tout, c'est encore une rude existence que celle qu'il faut mener dans ces domaines monotones de l'Ouest, où pèse sans cesse la lourde vapeur des rizières submergées.

Souvent, le colon vit seul au milieu de ses Annamites. Seul, toujours seul, parlant, vivant comme eux. Certains se sont « encongaïés ». Des petits métis sont nés, qui bredouillent un drôle d'idiome et mangent leur riz avec les baguettes. La France ? On y pense de moins en moins : un paradis où nul n'est sûr d'entrer. Les plus chers visages s'effacent dans la mémoire. On s'écrit moins souvent. On oublie.

Ceux qui se sont établis sur des terres riches et dont nul désastre ne vient ruiner le travail connaissent vite l'aisance, mais il y a les autres, les guignards. C'est toujours chez les mêmes que les coolies désertent, que les

canaux s'embourbent, que les plantations brûlent, que les récoltes sèchent sur pied. Les voilà pris dans l'horrible engrenage. On emprunte à trente, quarante pour cent, quand ce n'est pas plus, pour tenir une année et, si l'Administration ne vient pas le sauver, le colon devra trimer sa vie entière pour payer le Chinois, rembourser le Chetty. S'adresser aux grandes banques ? Impossible : elles ne prêtent qu'aux riches.

- Alors, tous ces colons sont des aigris, des malheureux ?

Non pas ! S'ils étaient sans courage, ils ne vivraient pas là, leur dépouille fumerait depuis longtemps le pied d'un bananier. Ils ont lutté, ils luttent encore, sans que l'espoir les abandonne jamais. Ce sont des cœurs tenaces, doublement durs, puisqu'ils sont à la fois coloniaux et paysans. Et cette vie, qui, pour d'autres, serait un bain, ils la mènent gaiement, toujours aussi confiants que le premier jour.

Deux types de colons s'opposent dans mes souvenirs. Un qui a réussi, l'autre qui lutte encore.

Je revois le premier comme une sorte de patriarche, dans cette ferme coloniale où il m'accueillait entouré de tous les siens, fils et filles, gendres et brus, scène étonnante d'une autre « Fécondité » qui se déroulerait sous les tropiques. Il est arrivé ici il y a quelque vingt-cinq ans, pour diriger une petite exploitation qui marchait mal : en plein Ouest, mi-Cochinchine, mi-Cambodge, sans autres communications que les canaux et le fleuve.

Une bicoque, des cainhas coiffées de pailote, quelques hectares en culture, des sampans qui prenaient l'eau : c'est tout. Et la brousse, interminablement.

Il s'est pourtant attelé à la tâche, vivant comme un coolie, travaillant nu-pieds dans la bourbe, se nourrissant mal, dormant peu. Quand je l'ai rencontré, un quart de siècle plus tard, rien n'était changé dans sa vie. Il porte le même pantalon de toile bise, va toujours nu-pieds dans sa rizière, mange son quignon de pain sur un coin de table. Mais, aujourd'hui, une usine massive se dresse devant la ferme, de grands chalands sont amarrés le long du quai, ses machines agricoles parcourent la plaine, il ensemeence sept mille hectares, emploie douze cents familles, et il n'est pas une banque qui ne verserait des millions sur la seule signature de ce « broussard » sans souliers. Voilà l'œuvre d'un homme.

L'autre colon, - son camarade, son voisin, dans ces pays où le voisinage se mesure à une journée de marche - a

peut-être fourni le même effort. Il n'a pas eu la même chance. Tous les échecs, il les a connus, et quand les Travaux Publics ont percé un nouveau canal qui devait l'enrichir, les pentes, mal calculées, ont amené l'inondation de ses terres, au lieu de les féconder.

Pourtant, il n'est pas abattu, il ne se croit pas ruiné. Ce domaine magnifique à quoi il rêve depuis sa jeunesse, il le possède quand même : il l'a dans sa pensée, dans son cœur, dans ses regards. Il l'a dans son espoir... Il me l'a fait visiter, ce visionnaire, et sa parole était si convaincante, sa confiance si forte, que les plantations semblaient sortir de terre, au geste de sa main amaigrie.

- Tenez, me disait-il, ici, les manguiers royaux... Là, entre les deux canaux, le grand vivier...

Nous n'avions rien autour de nous : canaux impraticables, digues qui s'éboulaient, herbages clairsemés, mais il voyait plus loin. Demain, toujours demain...

- J'aurai là une plantation de mangoustans. On récolte de mars à mai, le reste du temps rien à faire. Et c'est du cinq cents piastres l'hectare... Mes aréquiers n'ont rien donné, mais j'ai trouvé une terre meilleure, je vais en planter un millier de pieds. Une piastre par arbre et par an : bon rapport, hein ? Je compte aussi mettre cette année cent nouveaux hectares de rizière en culture. Mais rien que des semences sélectionnées. Je veux du paddy aussi beau que celui de Birmanie... J'y arriverai.

Les projets s'embrouillaient sur ses lèvres et ses doigts noueux broyaient déjà le travail. Triomphera-t-il un jour de la malchance ? Peut-être...

Dans sa maison, blanche et nue comme un bordj arabe, il vit avec une demi-douzaine de femmes annamites, dont chacune est favorite tour à tour.

- Mon harem, plaisante-t-il.

Elles le secondent, distribuent le travail aux « caporaux » indigènes, tiennent le ménage, veillent sur le matériel, et quand le maître va passer quelques jours à Saïgon ou à Hanoï, elles restent seules sans un homme pour les défendre, sans un boy, un fusil chargé près de la natte où elles dorment.

- Si, rajeuni de vingt ans, vous deviez recommencer votre existence, demandai-je au colon, où iriez-vous ?

Il me regarda et tapant du talon il me répondit :

- Ici...

Roland DORGELES
Sur la route Mandarine
(Éditions Albin Michel, 1929)



Danseuses. Détail du costume.

Renseignements généraux

Le point de départ pour l'excursion aux ruines d'Angkor est Saïgon, le grand port français d'Extrême Orient, capitale de la Cochinchine.

Les touristes venant d'Europe peuvent se rendre directement à Saïgon en prenant les grands paquebots de la Compagnie des Messageries Maritimes, qui partent tous les quatorze jours de Marseille et mettent vingt-cinq jours pour atteindre Saïgon. Les touristes qui viennent d'Égypte, de l'Inde ou de la presqu'île malaise peuvent également prendre ces paquebots, qui font escale à Port Saïd, Colombo et Singapour ; de Singapour, un départ pour Saïgon a lieu chaque semaine ; la traversée entre ces deux villes dure quarante-six heures.

Les touristes qui viennent d'Amérique, ou qui arrivent d'Europe par le Transsibérien, ont la faculté d'emprunter les paquebots des Messageries Maritimes, qui font escale au Japon, à Shanghai et à Hongkong. De ce dernier port, un départ a lieu tous les quinze jours pour Saïgon, par le grand courrier, et tous les huit jours par le courrier français Hongkong-Haiphong, qui est en correspondance chaque semaine avec la ligne annexe des Messageries Maritimes Haiphong-Saïgon. Il faut trois jours de Hongkong à Saïgon par la ligne directe. De Hongkong à Haiphong, on compte de deux jours et demi à trois jours, et cinq de Haiphong à Saïgon ; cet itinéraire permet de visiter la baie d'Along et les Tombeaux des Empereurs d'Annam à Huê, qui forment, avec les ruines d'Angkor, les « Trois merveilles de l'Indochine ».

Saïgon se trouve ainsi, par Singapour et par Hongkong, en correspondance avec

EXCURSION AUX RUINES D'ANGKOR

- GUIDE DE 1912 -

toutes les grandes lignes de navigation et à la portée de tous les touristes, qu'ils viennent d'Europe et d'Amérique, ou des grands centres asiatiques : les Indes anglaises, Java, Singapour, la Chine, les Philippines, le Japon.

De Saïgon aux ruines d'Angkor, le voyage s'effectue par les vapeurs de la Compagnie des Messageries Fluviales de Cochinchine, qui remontent le Mékong, son affluent le Tonlé Sap, et traversent les lacs. Il faut de trente-deux à trente-six heures pour aller de Saïgon à Phnom Penh, capitale du Cambodge, et dix-huit heures environ de Phnom Penh à l'escale qui dessert Angkor. On abrège la première partie du voyage en allant s'embarquer à Mytho sur les vapeurs des Fluviales par chemin de fer qui va en moins de deux heures de Saïgon à Mytho ; de Mytho à Phnom Penh, on ne met que seize à dix-huit heures.

On ne peut atteindre commodément les ruines d'Angkor que lorsque la hauteur des eaux permet la navigation des vapeurs dans les lacs, c'est à dire du 1^{er} juillet au 15 février. Mais la saison des pluies ne se terminant qu'à la fin du mois d'octobre, il est préférable d'attendre cette époque. La période la plus favorable est celle qui va de la fin d'octobre au commencement de janvier. Au-delà, en raison des basses eaux, l'excursion est moins facile, sans offrir toutefois de difficultés sérieuses. L'hôtel Bungalow d'Angkor est ouvert à partir du 15 septembre jusqu'au moment où cesse la navigation des vapeurs des Fluviales dans les lacs.

Cette période favorable correspond à peu près à la saison sèche, qui est l'hiver de la Cochinchine et du Cambodge ; la mousson souffle du Nord-Est. C'est l'époque la plus agréable et la plus salubre de l'année ; les touristes n'ont à craindre ni l'humidité tropicale, ni les chaleurs excessives. Les nuits sont relativement fraîches.

Pour le voyage, on adoptera le costume de toile, de préférence en toile « kaki », moins salissante et plus solide que la toile blanche. On aura quelques costumes blancs pour le séjour à Saïgon et à Phnom Penh. Il sera bon de se munir, pour le soir, d'un vêtement de drap. Le casque colonial est indispensable, l'insolation étant le seul danger auquel on puisse être exposé. De fortes bottines et des leggings ou des bandes molletières sont nécessaires pour les promenades et les excursions. Il est inutile d'emporter de la literie, des popotes ou du linge de table.

Aucune précaution sanitaire sérieuse n'est requise. On évitera de consommer de l'eau suspecte et, de préférence, on fera usage d'eau minérale ; on se défendra des piqûres de moustiques ; enfin, pendant le séjour à Angkor, on pourra prendre, à titre préventif, un cachet ou comprimé de quinine, à dose légère, chaque jour. On évitera les fatigues exagérées et surtout les excès de table.

Les touristes ont le choix, pour l'excursion d'Angkor, entre deux systèmes. Ils peuvent traiter à forfait avec la Compagnie des Messageries Fluviales pour toute l'excursion ; le prix total du voyage aller et retour, comprenant la nourriture à bord et le séjour au Bungalow, les moyens de transport, est de 245 francs en partant de Saïgon, de 185 francs en partant de Phnom Penh (1).

Les touristes qui préfèrent ne pas passer de forfait et voyager librement ont à payer, pour le voyage seul de Saïgon à l'embouchure de la rivière de Siêrn Réap, où se fait l'escale d'Angkor, 77 francs en première classe ; les billets d'aller et retour bénéficient de 30 % de réduction. Ces touristes ont à payer, en outre, les moyens de transport de l'escale jusqu'à Angkor et leurs frais de séjour à Phnom Penh et au Bungalow.

Le temps minimum requis pour l'excursion de Saïgon à Angkor est d'une semaine, comme le montre le tableau suivant :

Départ de Saïgon : Vendredi matin par le train de Mytho ;
Arrivée à Phnom Penh : Samedi ;
Départ de Phnom Penh : Dimanche matin ;
Arrivée à Angkor : Lundi matin ;
Séjour à Angkor : Lundi et Mardi ;
Départ d'Angkor : Mercredi matin ;
Arrivée à Phnom Penh : Nuit du mercredi au jeudi ;
Arrivée à Saïgon : Vendredi matin.

De Saïgon à Angkor

Saïgon est la capitale de la Cochinchine française ; elle compte plus de 57 000 habitants, dont 7 000 Européens. La ville commerciale de Cholon, qui est le faubourg de Saïgon, atteint 180 000 habitants. Saïgon est donc en réalité un centre de près de 240 000 habitants. C'est le premier port français de l'Extrême-Orient, fréquenté par des vapeurs de toutes les nations ; son trafic dépasse 350 millions de francs.

Saïgon, avant l'occupation française, était la capitale de la Basse Cochinchine, partie méridionale de l'Empire annamite. Elle ne se composait guère, lorsque les troupes franco-espagnoles la prirent d'assaut, le 17 février 1859, que d'une vaste citadelle annamite autour de laquelle se pressaient quelques maisons et cabanes indigènes. La ville fut rasée et reconstruite sur un plan moderne. Aussi Saïgon est elle une ville à l'européenne, avec de larges voies régulières, des places et des squares. Les touristes y chercheraient vainement le pittoresque des quartiers indigènes et même des pagodes. Ils se dédramatiseront aisément en visitant les environs.

Saïgon, « la perle de l'Extrême-Orient », avec ses rues et ses boulevards ombragés d'arbres magnifiques, ses villas avenantes cachées dans les verdure tropicales, est un véritable parc. Des monuments européens s'élèvent sur ses places, que ne désavoueraient pas les plus coquettes villes de la métropole : la Cathédrale, le monumental Hôtel des Postes, le Palais du Gouverneur Général, celui du Lieutenant-Gouverneur, l'Hôtel de Ville, le Théâtre. De beaux jardins publics : le Jardin Botanique, un des plus intéressants de l'Extrême-Orient, avec ses collections zoologiques, le Jardin de la Ville, où se trouve le Cercle Sportif et où ont lieu dimanche des matches de football ; des squares nombreux décorés de statues ; un vaste port qui abrite de nombreux navires de commerce et notre flotte de guerre ; tout cela fait de Saïgon une des plus jolies villes de l'Extrême Orient (2).

C'est, sans conteste, celle dont le séjour est le plus agréable ; la vie à Saïgon, surtout pendant la « saison » d'hiver, est très animée et très gaie. La vie mondaine y bat son plein. Le Théâtre, le plus beau de tout l'Orient, a une excellente troupe française. Les rues centrales, particulièrement la rue Catinat, sont parcourues par une foule de gens appartenant à toutes les races. Les cafés, avec leurs terrasses en plein vent, leurs orchestres et leurs cinématographes, prolongent le soir l'animation de la journée.

Les touristes, après avoir vu les plus importants monuments et parcouru, dans les légers « pousse-pousse », les rues principales et les jardins de la capitale, pourront consacrer une heure à la visite du Musée.

Le Musée de la Société des Études Indochinoises, situé rue Lagrandière, est ouvert tous les jours au public, sauf le lundi, de 8 h à 11 h le matin et de 3 h à 6 h le soir. Il est consacré aux arts et à l'ethnographie des populations indochinoises.

Dans le jardin ont été réunies quelques pierres sculptées provenant des ruines chames de l'Annam ; on remarquera un socle décoré de fleurs de lotus, de chars traînés par des chevaux, et des frontons représentant des divinités brahmaniques.

Sous la véranda du Musée, sont rangées des statuettes d'art cham et khmer. Le rez-de-chaussée comprend deux salles. La salle de lecture offre aux visiteurs une centaine de revues et de journaux ; la bibliothèque de la Société, dont le catalogue est publié, renferme un grand nombre d'ouvrages sur l'Extrême Orient. La salle de Beylié contient des moulages des bas reliefs d'Angkor et le moulage d'une belle plate forme qui a été pris à My Son, ancienne capitale des Chams, en Annam.

Le premier étage comporte une grande salle et deux cabinets. Dans la grande salle, en suivant le mur de droite, on trouve une vitrine de monnaies locales, d'armes japonaises ; une collection de coquillages ; une collection de livres bouddhiques. Le panneau qui garnit le mur du fond de la salle présente un remarquable ensemble d'instruments de musique annamites et cambodgiens. Au long du mur de gauche, est disposée une collection des bois du pays et des divers types de riz de Cochinchine. Les panneaux qui sont à gauche de la porte d'entrée présentent des collections d'engins de pêche annamites et d'armes et d'ustensiles des sauvages Moïs.

Sur les tables et dans les vitrines qui sont parallèles aux murs on remarque, en partant de la porte d'entrée, une collection préhistorique : poteries et pierres taillées de la Cochinchine et du Cambodge ; une collection de numismatique extrême-orientale ; des bronzes et des porcelaines du Cambodge, du Siam, de l'Annam, dans une vitrine que surmonte un beau bois sculpté de travail chinois. Les vitrines suivantes offrent des produits végétaux de la colonie : tabac, fibres, lianes ; des étoffes laotiennes ; une

collection minéralogique. Les tables qui font face à l'entrée supportent des modèles d'instruments aratoires, de voitures et de pirogues en usage dans le pays ; d'assez belles poteries de Câi Mai, près Saïgon, et quelques porcelaines chinoises du type « Bleus de Huê », dont quelques-unes sont anciennes et remarquables.

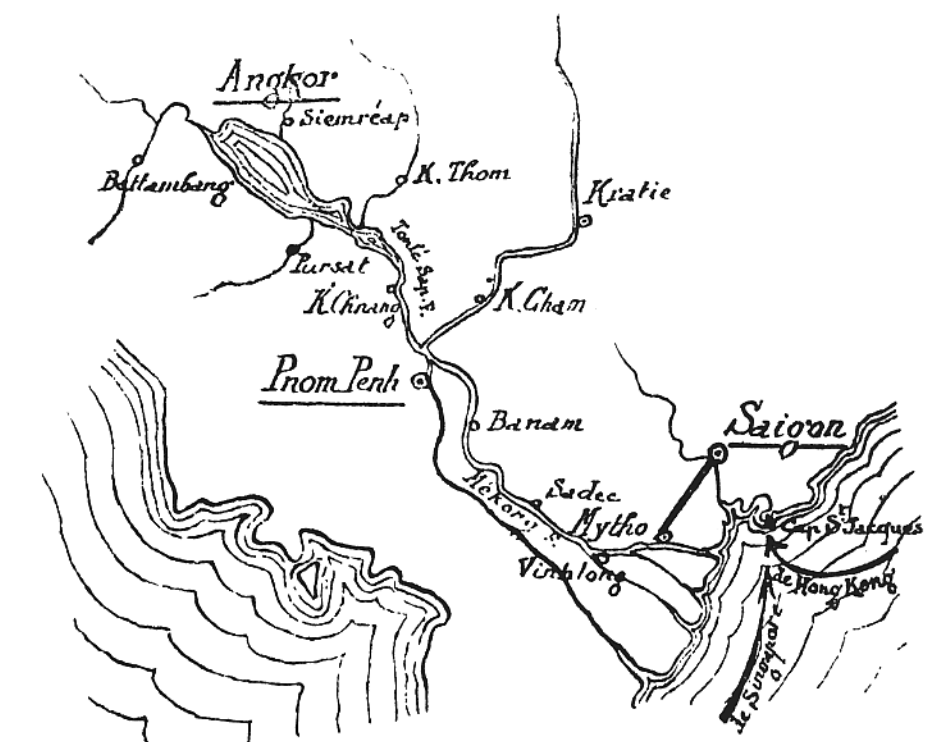
Les grandes vitrines qui occupent le centre de la salle renferment une très riche collection de monnaies chinoises de toutes les époques et des livres bouddhiques contenant des « satras » dont les enluminures sont intéressantes.

Le cabinet qui est à gauche de l'entrée et dont le linteau est décoré d'une très belle frise en faïence de Câi Mai contient une collection de poteries locales ; celui du fond, une série à peu près complète des reptiles de la région.

Çà et là, sur les vitrines ou sur des socles, on peut voir de belles porcelaines chinoises, des bouddhas de bronze japonais, et de très remarquables bustes de notabilités indochinoises, parmi lesquelles les lettrés Paulus Cua et Pétrus Ky, le vice-roi annamite Huê et le régent Hiêp, œuvres du sculpteur Raffegaud.

La promenade classique de Saïgon est le « Tour de l'Inspection », que l'on fait en voiture : c'est une route circulaire, parcourue de cinq à sept par les équipages élégants et les automobiles, très nombreuses à Saïgon.

Un autre but de promenade est Cholon. Cholon, le faubourg industriel et commercial de Saïgon, est une véritable ville chinoise, aux portes de la ville française et annamite, à laquelle elle sera reliée sous peu par un grand boulevard en construction. Cho-



De Saïgon à Angkor

lon est le principal marché des riz, la production la plus importante de la Cochinchine, qui en exporte, bon an, mal an, un million de tonnes. De nombreuses rizeries, intéressantes à visiter, s'élèvent au bord de l' « arroyo » qui est couvert de jonques et de sampans et incessamment parcouru par une active navigation. De nombreuses pagodes chinoises embellissent la ville. Les rues les plus intéressantes sont la rue des Marins, la rue de Canton et la rue du Commerce : là se trouvent, pressées les unes contre les autres, les boutiques des marchands chinois. On peut y acheter des soieries, des crépons, des broderies d'or, des porcelaines. Le spectacle de la ville est surtout intéressant le soir, avec la circulation intense des rues, leurs mille et une lanternes qui éclairent d'innombrables enseignes, leurs restaurants achalandés et le vacarme des orchestres qui font rage dans les clubs et les théâtres chinois.

On peut revenir de Cholon en passant par le Tombeau de l'Évêque d'Adran, Mgr Pigneau de Béhaine, édifié en 1790 par l'empereur d'Annam Gia Long pour recevoir la dépouille mortelle de son conseiller et ami, le précurseur de l'action française en Cochinchine, qui fit signer en 1787 le premier traité d'alliance entre la France et l'Annam. Ce tombeau est aujourd'hui propriété nationale.

La Cochinchine, grâce à son admirable réseau de routes rayonnant autour de Saïgon, se prête à de faciles excursions. On peut en quelques heures aller en automobile (on trouve à Saïgon de nombreuses autos de louage) à Thudaumôt, en traversant une des plaines les plus riches du monde : aux chutes de Trian, très pittoresques ; à Baria et au Cap Saint Jacques, station balnéaire des Saïgonnais ; à Bienhoa et à Honquan, dans la forêt cochinchinoise, où vivent les Moïs sauvages (3).

De Saïgon à Phnom Penh

On part de Saïgon sur le vapeur des Fluviales le jeudi soir, si l'on ne craint point le surcroît d'une nuit de navigation, dont une partie s'effectue par mer ; on part le vendredi matin par le train de 6 h 30, si l'on préfère aller s'embarquer à Mytho. Le train arrive à Mytho à 8 h 30 et le bateau part aussitôt après son arrivée.

De Mytho, on remonte le cours du Mékong, le plus grand fleuve de l'Indochine, long de 4 200 kilomètres environ, large en moyenne de trois kilomètres dans son cours inférieur. Au long des rives, c'est un défilé ininterrompu de maisons et de cases,

de cultures et de plantations diverses, où dominent les cocotiers, les aréquiers, les faux cotonniers. Jusqu'à Phnom Penh, où l'on arrive dans la matinée du samedi, on n'aperçoit guère sur les bords du fleuve de coin inhabité. On s'arrête à Vinh Long et à Sadec, postes importants et peuplés ; aux points intermédiaires, se détachent des barques qui viennent accoster le bateau pour amener et prendre des passagers. A partir de la frontière cochinchinoise, se multiplient les pagodes cambodgiennes, avec leurs pignons sculptés et leurs toits relevés en arc. On arrive enfin, à 320 kilomètres de Saïgon, au Phare, fantaisie du Roi Norodom, qui se dresse au confluent du Mékong et du Tonlé Sap, et on accoste devant Phnom Penh.



Le panorama de Phnom Penh, qui se déroule au long du fleuve, dominé par les toits dorés des pagodes et la flèche grise de son Phnom, est une des plus jolies visions du voyage. Placée au point de réunion des « Quatre Bras » du fleuve, Phnom Penh est à la fois un centre commercial et une résidence royale. Sa population, qui dépasse 60 000 habitants, est extrêmement composite : Européens, Cambodgiens, Annamites, Chinois, Malais peuplent des quartiers distincts. La ville cambodgienne, qui renferme le Palais Royal, s'étend au Sud, avec ses cases sur pilotis en pailote ou en bois. La ville chinoise et annamite, aux maisons de briques, centre des affaires, avec ses larges rues géométriquement tracées, s'élève entre la ville cambodgienne et le canal. Au-delà du canal, c'est la ville française, la plus

coquette des villes d'Indochine : construite en grande partie sur les plans de l'architecte Fabre, elle aligne ses villas et ses hôtels le long des quais et autour du jardin du Phnom. Le Cercle, le Grand Hôtel, les Douanes, la Résidence Supérieure, les Casernes, l'Hôpital, le Collège, se succèdent sur le quai qui borde le fleuve ; la Banque de l'Indochine, la Résidence-Mairie, les Travaux Publics, le Trésor, sur le quai de Verneville.

Au-delà de la branche Nord du canal, qu'on franchit sur un pont monumental, s'étend le quartier catholique, peuplé surtout d'Annamites, embelli d'églises assez remarquables. En face, sur l'autre rive, s'étend la presqu'île de Chrui Chang Va, qu'habitent surtout des Malais.

Le port, accessible à la navigation maritime depuis 1908, reçoit de nombreux navires français et étrangers qui y chargent du riz pour la Chine, du coton pour le Japon, du bétail, la principale exportation du Cambodge, pour les Philippines.

Les touristes séjournent à Phnom Penh pendant la journée du samedi (4) ; c'est assez pour visiter la ville et ses principales curiosités. Un tour en voiture ou en pousse, au débarqué, permet de voir la ville européenne et le Phnom.

Le Phnom est la colline qui domine la ville. Elle est surmontée d'un tombeau bouddhique dont la flèche se voit de très loin. Une jolie pagode s'élève au pied du tombeau. Un escalier monumental de style cambodgien, dont les paliers s'ornent de lions et de gardiens de pierre, conduit au pied de la pagode, d'où l'on jouit d'une vue admirable. Les flancs de la colline et les alentours ont été transformés en un beau jardin, planté de grands arbres, où s'épanouit toute la flore tropicale. A mi-côte se dresse, devant un soubassement polychrome en céramique, la statue de bronze de S.M. Sisowath, roi du Cambodge, édifiée en 1908, œuvre du sculpteur Rivière. Un pont pittoresque, avec une balustrade formée par le corps du serpent naga, dont les sept têtes se dressent en éventail aux extrémités des rampes, franchit le canal et met en communication le jardin du Phnom avec le quartier commerçant.

La principale attraction de Phnom Penh est la visite du Palais. Dès l'arrivée, il sera bon de faire demander d'urgence soit au Ministre du Palais, soit à l'Intendant de la liste civile, au Palais même, l'autorisation de visiter la résidence royale. On s'y rendra en pousse-pousse ou en voiture.

Le Palais se divise en deux parties ; le quartier privé, où habite le Roi, et le quartier officiel, où sont les salles d'audience, la

salle du Trône, les ateliers et les bureaux, la Pagode d'argent. L'entrée du quartier privé est absolument interdite. Les visiteurs peuvent seulement être admis à parcourir le quartier officiel.

Le mur d'enceinte à créneaux en ogives qui entoure toutes les constructions est couronné sur sa face principale par une très belle tribune aux multiples toits dorés, qui domine le grand boulevard longeant le Palais, où ont lieu des jeux et des défilés d'éléphants aux jours de grandes fêtes. A gauche de cette tribune d'honneur, se trouve l'entrée principale, flanquée de deux corps de garde, où veillent les soldats de la Garde royale et des miliciens de la Garde indigène. On tourne à droite pour se rendre au bureau de l'Intendant du Palais, qui délivre les permis d'entrée et qui fait accompagner les visiteurs par un guide. La Salle du Trône est un grand bâtiment en bois, dont l'intérieur est assez richement décoré de glaces, de tentures, de moulures dorées. Le sol est en mosaïque. Le trône doré, dans le style cambodgien, est entouré de parasols étagés et de candélabres monumentaux ; derrière le trône se dresse une chaire ou tribune, richement sculptée, où le roi prend place aux grandes audiences. Sur des consoles de marbre reposent des garnitures de cheminée en bronze et des vases de Sèvres qui sont des cadeaux diplomatiques.

En arrière de la Salle du Trône s'élèvent des bâtiments européens, dont un, le Palais de fer, provient de l'Exposition universelle de 1878. Devant le bâtiment de droite, s'étend un joli jardin à la française, avec une fontaine décorative. Au-delà de ces bâtiments, se trouvent les habitations particulières du Roi et de ses femmes.

A gauche de la Salle du Trône se trouve un grand préau : la Salle des fêtes, où ont lieu les représentations des célèbres danseuses du Palais ; des tribunes réservées au roi, aux princesses, à ses invités, règnent autour de cette salle. A gauche encore, et au Nord, à l'angle du Palais de fer, se trouve le pavillon où l'on conserve l'épée sacrée, le « Préa Khan », le palladium du royaume, donnée par Indra lui-même aux ancêtres des rois actuels du Cambodge. C'est une très belle épée, à la lame finement ciselée, au riche fourreau, gardée par des « Bakous », et qu'on ne peut montrer aux visiteurs qu'aux jours fastes.

La partie la plus intéressante du Palais est la grande cour de la Pagode d'argent, le « Vat Préa Keo ». Cette vaste cour dallée est entourée d'une galerie formant cloître, dont le mur est couvert de peintures cambodgiennes assez intéressantes, qui représentent les principaux épisodes du Ramayana. Au centre de la cour s'élève la Pagode, construite par S.M. Norodom. C'est un édifice de style purement cambodgien, richement décoré. Son nom lui vient de ce que le

sol est revêtu entièrement de plaques d'argent. Les murs sont ornés de peintures. Sur un grand autel sont rangées de nombreuses statues de Bouddha, dominées par le Bouddha d'émeraude. Au pied de l'autel, sur une table à offrandes et dans les vitrines, sont réunis des objets précieux assez hétéroclites : des orfèvreries d'or et d'argent, cambodgiennes ou chinoises, voisinent avec de très médiocres verroteries européennes. Mais le joyau de la pagode est un Bouddha, de grandeur naturelle, fondu au Palais même, qui se dresse au devant de l'autel. Il est en or massif, - six cent mille dollars d'or pur ont été employés, paraît-il, à la fonte, - et admirablement ciselé, couvert de riches bijoux, incrusté de diamants. L'art de l'orfèvre et celui du fondeur n'ont pas été inférieurs à la riche matière que la générosité royale avait mise à leur disposition.

A droite et à gauche de la pagode s'élèvent deux édifices de style cambodgien. Celui de gauche, entouré de rocailles et de verdure, abrite un Pied de Bouddha. Celui de droite renferme de beaux manuscrits, richement enluminés : c'est la bibliothèque royale.

En avant de la pagode a été édifiée la statue équestre du roi défunt Norodom ; la statue, qui est en bronze doré et peint, le représente en uniforme de général français. Un toit, d'un effet assez imprévu, abrite le monument.

Enfin, de chaque côté de l'entrée, S.M. Sisowath a fait récemment construire deux très beaux tombeaux qui ont la forme classique du « Phnom » et qui sont sculptés avec beaucoup d'art et de goût. L'un enferme les cendres de ses ancêtres ; l'autre celui de la reine, sa mère.

On ne manquera pas de voir, avant de quitter le Palais, la salle d'exposition des Ateliers royaux. On y peut acquérir des pièces d'orfèvrerie, des bijoux, des peintures, des masques de théâtre et de très beaux « sampots » de soie. Tous ces objets ont été fabriqués au Palais.

Une visite qui s'impose est celle du Musée Khmer de Phnom Penh. Ce sera une excellente préparation à l'excursion aux ruines d'Angkor.

Le Musée Khmer est installé dans l'enceinte de l'ancien palais de l'Obarrach (5), à côté du Collège Sisowath, sur le quai Lagrandière. Il est ouvert tous les jours, sauf le lundi soir, de 8 h à 11 h du matin et de 3 h à 6 h du soir (entrée par la porte centrale de l'enceinte).

Le Musée Khmer a été édifié en 1908, grâce aux libéralités de S.M. Sisowath, pour recevoir et grouper, sous la direction du Chef du Service Archéologique de l'École Française d'Extrême Orient, les antiquités cambodgiennes. Le conservateur du Musée réside à Phnom Penh.

Le Musée est une élégante construction de style cambodgien qui consiste en un hall central et deux salles latérales, qu'entoure une galerie surélevée formant véranda. Des escaliers ornés de lions khmers donnent accès sur les quatre faces.

On entre par l'escalier qui donne sur l'allée centrale du parc (face Sud). A droite et à gauche du perron, sur la banquette du soubassement de l'édifice, sont placés des linteaux de pierre : celui de gauche (n° 35-2), qui provient de Sambor, et représente un arc orné de guirlandes, appartient à l'art khmer antérieur aux monuments d'Angkor. Sur la balustrade, à droite de l'entrée, est une borne décorative bouddhique, laquée et dorée, qui représente trois bodhisatvas et le Bouddha assis sur les replis du serpent naga, dont la tête se recourbe en dais (S. 27-1) ; à gauche, une réduction votive d'une tour (préasat) d'Angkor (n° 33-1).

Le centre du hall est occupé par un groupe de quatre linteaux sculptés, dominés par une statue. Les linteaux appartiennent pour la plupart à l'art préangkorique et proviennent de Sambor et Chikreng. La statue qui surmonte l'ensemble est une très belle figure de Hari Hara, représentation double de Vishnou et Siva.

Dans l'allée qui court entre les colonnes du hall, on peut voir : à droite, une belle statue, d'un beau modèle, d'art préangkorique, représentant Uma (Bhagavati), femme de Siva (n° 13-2) ; un Garuda, oiseau fabuleux à quatre membres, qui décorait une tête de pont (n° 43-6) ; à gauche, une statue d'une divinité féminine bouddhique (Tara) (n° 24-1) de la basse époque ; un bas-relief (n° 10-1) représentant La Trinité sivaïste : Siva, sa femme Uma, son fils Ganesa, le dieu à tête d'éléphant. Dans l'axe même du hall, se dresse une grande figure primitive de Vishnou.

Devant les fenêtres des deux salles qui donnent sur le hall, sont placées, à droite, une statue de Dwarapala ou de Siva en gardien de temple, la bouche garnie de deux crocs (n° 2-1) ; à gauche, une statue de Siva en ascète, qui provient de la frontière laotienne.

Sur le mur de la salle de droite, de chaque côté de la fenêtre, sont des linteaux de l'époque d'Angkor et une curieuse figure de Brahma debout, reconnaissable à ses quatre visages. Sur le mur de la salle de gauche, sont également des linteaux et des statues brahmaniques.

Dans la galerie qui court autour de l'édifice sont placées d'assez nombreuses statues intéressantes. En partant de la porte Sud, par laquelle on est entré, et en tournant à droite, dans l'angle, on trouve une petite statue très ancienne de Uma, femme de Siva, dont les bras sont soutenus par des tenons de pierre. Sur la face Est, à droite et

à gauche de la porte de la salle, deux fragments de panneaux représentant les neuf divinités brahmaniques (n° 10-1, 10-3). Sur la balustrade, une élégante réduction de stoupa bouddhiques (n° 33-20). Sur la face Nord, sont placées de nombreuses stèles portant des inscriptions en sanscrit et en vieux khmer. La plus ancienne (n° 1-26) en sanscrit, provenant de Bassac, est ornée d'un fronton qui porte le trident de Siva. Les stèles 1-15 et 1-23 datent de Yacovarmān, le fondateur d'Angkor. A l'angle Nord-Ouest de la galerie, est une petite statue très ancienne de Vishnou. Sur la face Ouest, se trouvent des linteaux de l'époque d'Angkor et un dieu, assis sur un naga, petite pièce de céramique de l'époque moderne (12-7). Sur le soubassement de la galerie, en dehors, repose (n° 32-1) un Somasoutra, de l'époque préangkorique, canal de pierre terminé par une gargouille (n° 32-2), qui conduisait hors des édifices les eaux qui avaient servi aux libations offertes à la divinité. Dispersés dans la galerie, se trouvent de nombreux spécimens de la sculpture khmère : antéfixes, épis, lingas, etc...

La salle de droite renferme une bibliothèque qui contient de nombreux ouvrages sur l'art khmer mis à la disposition des visiteurs, ainsi qu'un excellent catalogue sur fiches de tous les objets exposés dans le musée ; cette salle renferme, en outre, des peintures cambodgiennes modernes représentant des scènes du Ramayana ; des panoplies d'armes du pays ; des statues peintes, en bois, qui sont modernes ; un panneau composé d'objets en bronze trouvés dans les sépultures des Khas, sauvages du Bas-Laos.

La salle de gauche contient quelques petites pièces de sculptures intéressantes, parmi lesquelles figurent un beau torse de danseuse céleste, des statues de Vishnou sur le Garuda, une statue de Ganesa, une

tête de Bouddha auréolée d'un naga, trouvée au Baïon, d'un travail délicat et précis, un groupe moderne représentant un singe lutinant une déesse. Dans les vitrines, sont renfermés des objets précieux : une ceinture d'or, don de S.M. Sisowath, des sonnettes culturelles et des statuettes en bronze provenant de Takeo, des bijoux trouvés dans les ruines près de Kompong Speu, une collection de monnaies anciennes du Cambodge.

Parmi les autres curiosités de Phnom Penh, on pourra voir quelques-unes de nombreuses pagodes de la ville : pagodes cambodgiennes aux alentours du Palais, pagodes chinoises sur le quai Lagrandière, sans oublier le pavillon de l'Éléphant blanc, où vit cet animal vénéré : ce pavillon est situé en face du Palais, vis à vis de la Grande Tribune (6).

De Phnom Penh à Angkor

On quitte Phnom Penh le lundi matin ; pendant les hautes eaux, les touristes reprennent le bateau même qui les a amenés ; lorsque les eaux baissent, on transborde sur une chaloupe, que son moindre tirant d'eau rend plus propre à la navigation dans les lacs. On suit le Tonlé Sap, fleuve dont le courant change de sens selon les saisons : il conduit les eaux du Mékong dans les lacs, pendant les crues, à la saison des pluies, et sert au contraire, à la saison sèche, de déversoir aux lacs dont les eaux refluent alors vers le Mékong. On passe devant Kompong Luong, gros bourg commerçant, port de l'ancienne capitale Oudong, dont on aperçoit au loin les collines couronnées de pagodes et de tombeaux. Puis vient Kompong Chnang, la Venise cambodgienne, dont la principale agglomération, aux hautes eaux, consiste en

maisons flottantes et en sampans, régulièrement amarrés et formant de véritables rues. Une très belle pagode s'élève à la limite des terres inondées.

Enfin, à Snok Trou, « Porte du lac », on entre dans les lacs cambodgiens dont la largeur varie avec les saisons ; à cette époque, les lacs sont remplis et la forêt qui borde leurs rives est inondée. Enfin, on traverse en diagonale le grand lac, dont on perd complètement les rives de vue, et on arrive à l'escale d'Angkor.

Les vapeurs des Messageries Fluviales s'arrêtent à l'embouchure ou « Viam » de la rivière de Siêm Réap, qui est signalée par un phare. L'arrivée s'effectue dans la nuit du dimanche au lundi ; les passagers ne sont autorisés à débarquer qu'au jour, vers 5 h ou 6 h. Ils prennent place dans les jonques pour gagner la route de Siêm Réap. Les jonques remontent à travers la forêt inondée en suivant le lit approximatif de la rivière, ou bien rejoignent le canal qui va du Phnom Krom, montagne qui domine à cet endroit les rives des lacs, à Siêm Réap. Elles accostent en un point qui varie avec la hauteur des eaux, le point moyen étant l'endroit appelé la Briquetterie (Rosey Loc). Le parcours à effectuer en jonque est donc assez variable. Les jonques sont pourvues d'un roof sous lequel s'abritent les voyageurs, et munies d'un matelas cambodgien, d'un traversin et d'un oreiller. Les jonques ont quatre rameurs ; elles peuvent recevoir quatre passagers avec leurs bagages. Les touristes ont donc intérêt à se grouper pour occuper une jonque, le prix étant fixé à une piastre pour la location de la jonque et 0 piastre 50 pour chaque rameur, soit trois piastres pour l'aller et autant pour le retour.

Du point où l'on quitte la jonque jusqu'à l'emplacement du Bungalow d'Angkor, on suit une excellente route. Les touristes peuvent choisir, comme moyen de communication, le cheval, la norgelette ou la charrette. Les chevaux se louent une piastre par jour, sans selle, et une piastre et demie avec selle. Les touristes qui ont une selle ont intérêt à l'emporter dans l'excursion. Les charrettes indigènes sont traînées par des bœufs et coûtent une piastre par jour ; elles sont assez inconfortables, n'ayant pas de sièges, et ne peuvent guère être utilisées que par les boys ; elles servent surtout au transport des bagages. Les norgelettes sont des charrettes à bœufs perfectionnées, munies de ressorts et pourvues d'un siège : le prix est de une piastre et demie par jour pour une personne, deux piastres pour deux personnes. Elles ne peuvent prendre, en sus des passagers, que des bagages à main (7).

Pour s'assurer, au débarquement du vapeur, une jonque, et, à l'atterrissage, un cheval ou une voiture, on doit télégraphier

à l'avance soit au « Chef du poste administratif de Siêm Réap », soit « l'Agent des Transports à Siêm Réap », en indiquant avec précision la nature et le nombre des moyens de transport qu'on désire et le jour de l'arrivée. Les touristes qui ont un forfait avec la Compagnie des Messageries Fluviales n'ont pas à s'occuper du transport. Les pourboires aux conducteurs des voitures et aux équipages des jonques sont facultatifs. On règle les comptes au retour, entre les mains de l'Agent des transports.

Le temps nécessaire pour se rendre de la station des Fluviales au Bungalow d'Angkor dépend de l'époque du voyage et de la hauteur des eaux ; il est moins long au retour, lorsqu'on descend la rivière et le canal. En juillet et août, ainsi qu'en décembre et janvier, on doit compter cinq heures du Viam au Bungalow. Pendant la pleine saison d'Angkor, du milieu de septembre au commencement de décembre, quatre heures suffisent. A la descente, on met environ trois heures du Bungalow au point d'embarquement des Fluviales. On part en jonque de Siêm Réap même, dès que la hauteur des eaux le permet.

A 8 kilomètres de la Briquetterie, on traverse Siêm Réap, poste où réside un Administrateur, délégué du Commissaire du Territoire de Battambang (8), territoire dont fait partie la province cambodgienne de Siêm Réap. Siêm Réap est un centre de 4 000 habitants, qui s'étend sur les deux rives de la rivière ; la population est cambodgienne, siamoise et chinoise. Le centre de la ville est marqué par le marché, le bureau des postes et télégraphes et le poste de la Garde indigène, qui est une ancienne citadelle siamoise, encore garnie de ses canons, et dont les murs, en limonite, ont été faits avec des pierres provenant des ruines d'Angkor Thom. Sur l'autre rive, s'élève le palais du gouverneur cambodgien de la province. De nombreuses maisons sur pilotis, des jardins verdoyants, des plantations d'aréquiers, d'orangers et de palmiers à sucre, qu'arrosent aux basses eaux des norias en bambou installées sur les rives, font de la route de Siêm Réap une promenade très agréable.

Il y a environ 6 kilomètres de Siêm Réap au Bungalow d'Angkor ; la route traverse la forêt qui enserme les ruines. On laisse, à droite, une maison européenne, celle du Conservateur du Groupe d'Angkor ; à un coude, on aperçoit les hautes tours d'Angkor Vat. Le Bungalow est situé à gauche de la route, à cent mètres de la chaussée d'Angkor Vat, vis à vis de la façade occidentale de l'enceinte, dont il est séparé par la route et le grand fossé.

Le Bungalow d'Angkor a été édifié en 1909 par les soins de l'Administration du Territoire de Battambang. C'est un rez-de-chaussée confortable ; le bâtiment principal

comprend une salle à manger, un salon et dix chambres, dont six sont pourvues de salles de douches et assez grandes pour recevoir deux lits. Les annexes renferment le bureau et le logement du gérant, les cuisines, la salle de bains, etc...

La gérance du Bungalow est confiée aux soins de la Compagnie des Messageries Fluviales. Le salon est pourvu d'une bibliothèque qui contient tous les livres de référence sur Angkor et le Cambodge. Des plans, des guides, des cartes postales illustrées, des objets d'art cambodgien y sont mis en vente. Des revues et des journaux sont à la disposition des passagers.

Le séjour au Bungalow est limité à cinq jours. En ne comptant point le lundi de l'arrivée et le dimanche du départ, on permet aux touristes désireux de faire un assez long séjour d'attendre le retour du bateau des Fluviales qui les a amenés. L'admission au Bungalow doit être demandée à l'avance à la Résidence supérieure, à Phnom Penh, qui fait prévenir le gérant. Les conditions de séjour diffèrent pour les touristes qui ont un forfait avec la Compagnie et pour ceux qui voyagent librement. Les premiers n'ont pas à se préoccuper de leurs dépenses, qui sont comprises dans le forfait, à l'exception des suppléments ou dépenses personnelles. Les seconds après qu'ils ont reçu de la Résidence supérieure l'autorisation de séjourner au Bungalow, ont droit au logement gratuit. Ils ont à payer : le prix des repas qui est ainsi fixé, vin compris : petit déjeuner : 0 piastre 50 ; déjeuner : 2 piastres 50 ; dîner : 3 piastres ; des frais supplémentaires qui comprennent la location de la literie et du linge et le prix de l'éclairage. Le tarif, très modéré, en est affiché dans le Bungalow, ainsi que celui des eaux minérales et des consommations diverses.

On trouve au Bungalow des guides parlant français et pouvant accompagner les touristes dans la visite des ruines ; le prix est à débattre avec eux. Pour se rendre à Angkor Thom et aux environs, il est indispensable de disposer de moyens de transport. Le tarif de location des chevaux, norgelettes et charrettes est le même que celui que nous avons indiqué ci-dessus ; on s'adressera de préférence au gérant pour se procurer ces moyens de transport. Se rappeler que la location des chevaux et voitures se fait à la journée et qu'il est indispensable de congédier, dès le retour au Bungalow, les chevaux et voitures que l'on ne veut point garder, et qui s'en retournent alors à Siêm Réap. Des éléphants de l'Administration sont mis à la disposition des touristes pour les promenades et excursions ; se renseigner sur place pour le prix de location.

Les principaux monuments du Groupe d'Angkor sont le temple d'Angkor Vat et la ville royale d'Angkor Thom qui renferme le

Baïon, la Terrasse des Éléphants, le Philmeanacas, le Ba Phuon, etc... ; un certain nombre d'édifices isolés sont répartis autour de ces deux grandes enceintes ; les plus importants sont le Prah Khan, au Nord, Takeo et Ta Prom, à l'Est, les ruines du Phnom Bakheng, entre Angkor Vat et Angkor Thom.

Le séjour des touristes à Angkor, limité par le passage des bateaux des Fluviales, est de deux jours francs, ou de cinq jours francs. Ils doivent organiser en conséquence l'emploi de leur temps. Voici celui que nous leur recommandons.

Programme pour deux jours : Lundi : visite d'Angkor Vat ; Mardi : Angkor Thom ; Mercredi : le Phnom Bakheng et le Prah Khan.

Cette dernière excursion, assez fatigante, pourra être supprimée.

Deuxième programme, cinq jours : Lundi : Angkor Vat ; Mardi : Angkor Vat et Phnom Bakheng ; Mercredi : Angkor Thom ; Jeudi : Angkor Thom et Prah Khan ; Vendredi : Ta Prom et Takeo.

Les touristes qui désirent passer plus d'une semaine à Angkor pourront faire d'autres excursions dans les environs. Ils en trouveront le détail dans le guide de M. Commaille et se renseigneront sur place pour les itinéraires et l'organisation de leurs excursions.

Henri GOURDON

(1) La Compagnie des Messageries Fluviales peut organiser des excursions à Angkor par bateau spécial. Les touristes doivent être au nombre de dix au moins et s'entendre à l'avance télégraphiquement avec la Compagnie. Le prix de l'excursion est alors de 500 francs par personne.

(2) Les principaux hôtels de Saïgon sont le Continental Palace Hôtel, rue Catinat, et l'Hôtel des Nations, boulevard Bonard. Saïgon est abondamment pourvue de magasins européens de tout genre, situés pour la plupart rue Catinat. Les amateurs d'art indigène pourront acquérir de nombreux bibelots annamites : broderies de soie, incrustations, chez les marchands tonkinois ; des bijoux et de l'orfèvrerie chez les Chinois.

(3) On trouvera les itinéraires de ces excursions, ainsi que tous les détails utiles concernant Saïgon, dans le Guide de poche de Saïgon, édité à Saïgon par l'Imprimerie Commerciale.

(4) Le principal hôtel de Phnom Penh est le Grand Hôtel, quai Lagrandière, à proximité du débarcadère des Messageries Fluviales.

(5) Second roi du Cambodge. Le dernier Obarach - la fonction étant désormais supprimée - a été S.M. Sisowath, qui a succédé en 1906 à son frère Norodom.

(6) On consultera, pour visiter la ville, le Phnom Penh Guide de M. Émile Faraut, édité par l'imprimerie Coudurier & Montégout, à Phnom Penh.

(7) Très prochainement, une chaloupe à vapeur et un break automobile seront à la disposition des touristes ; la durée du trajet sera dès lors diminuée des deux tiers.

(8) Le Territoire de Battambang est constitué par la réunion des trois provinces de Battambang, Sisophon et Siêm Réap, rattachées au Cambodge en 1907 par le Siam, qui s'en était emparé au XVIII^e siècle.

Temple d'Angkor



De M. Jean THAUREL, 14 rue des Cytises, 55100 VERDUN

Je suis très satisfait de la lecture de ce bulletin et je regrette de ne pas en avoir eu connaissance plus tôt.

De M. Jacques ROBUCHON, 8338 Drolet, Montréal, Québec, H2P 2H7, CANADA

Le bulletin nous apprend beaucoup de choses souvent ignorées et nous renseigne sur ce qui se passe dans cette ancienne Indochine.

De M. Pierre VAILLANT, 40390 BIAUDOS

Lit toujours avec beaucoup d'attention la revue trimestrielle avec des articles toujours très émouvants.

De Gilbert DOUARD, 4 square du Puits Anseau, 49000 ANGERS

C'est toujours avec beaucoup d'intérêt qu'il reçoit et lit notre bulletin qui ne se contente pas du « devoir de mémoire » mais continue à vivre au présent avec nos amis indochinois.

Du Colonel MADEMBA SY, 14 Les Sablettes, 81390 BRIATEXTE

Merci du réconfort que m'a apporté votre éditorial du dernier bulletin de l'ANAI. En cette période du « politiquement correct », de la repentance et de la flagellation permanentes cela fait du bien de lire des propos de vérités.

De Général Jean RAYNAUD, Mas de la Timone, 3525 route d'Aix, 13760 SAINT CANNAT

Je vous exprime le sentiment de reconnaissance à votre égard que l'ensemble des membres de la section éprouve à la lecture de l'éditorial du dernier numéro du Bulletin de l'ANAI. Dans une période où la repentance tous azimuts est prêchée par les médias et pratiquée par tous les politiques, nous nous sentions isolés dans notre sentiment d'avoir - contrairement aux idées reçues - participé aux actions civilisatrices de la France et travaillé pour sa grandeur. Comme vous, nous nous souvenons de ce qui a été accompli et de ceux qui, avec nous dans cette tâche, nous ont quittés. Avec vous, nous célébrerons leur mémoire et nous garderons le souvenir de ce pays où nous avons tous laissé non seulement quelques illusions mais aussi beaucoup de notre cœur.

AVIS DE RECHERCHE

Le Président Marcel ROUBY, 193 rue de l'Argonne, 45160 Olivet, recherche le Médecin-Lieutenant CHENILLET et les Gardes CHEVALLIER et LACHICHE, de la 3^e Légion de la Garde Républicaine de Marche à Hoa Binh. Il s'agit de témoigner de la mort du Garde Bernard BOISNARD, tué le 29 août 1949 avec les Gardes DUCAS et DARCIAUX lors de l'attaque et de l'incendie du poste de Xom May par le Viêt Minh. Le cadavre retrouvé n'était pas identifiable, ce qui n'a pas permis l'attribution de la mention « mort pour la France ».

De M. Claude PRÉTERRE, 23 sente Martin, rue A. Damboise, 76210 BOLBEC

L'éditorial du Général Simon réévoque : « ce que nous avons vécu de 1950 à 1955 dans l'indifférence de nos concitoyens ». Aujourd'hui rien n'a changé en France ; des Français ont la nostalgie de cette belle époque où on jetait dans le port de Marseille les cercueils de ceux qui étaient morts en Indochine, où on était héroïque au point de tabasser les blessés qui revenaient de là-bas... Des soldats qui s'étaient engagés en 1944 pour la guerre contre l'Allemagne ont été par la suite transférés en Indochine. Certains ne donnaient plus de nouvelles parce qu'ils savaient bien que leurs familles fascinées par l'URSS seraient outrées d'apprendre que ces jeunes s'étaient engagés contre les amis communistes. En 1975 des missionnaires, un évêque sont revenus en France et là des prélats français ne leur serraient plus la main !... « Les tigres auront plus pitié »...

Avec ma modeste amitié d'un simple ami de l'Indochine et des anciens qui ont combattu là-bas et qui doivent aujourd'hui se taire même et surtout devant leur famille. « Nous ne voulons pas mourir » disaient les Moïs... Maintenant c'est fait dans l'indifférence sereine et générale !

(NDLR - Le Général Simon confirme la lettre de M. Préterre. En 1987 il s'est rendu dans la campagne niortaise pour décorer un ancien combattant à son domicile. En recevant sa médaille le récipiendaire s'est mis à pleurer parce que, a-t-il dit, il n'avait jamais osé jusqu'alors dire à son village qu'il avait servi en Indochine).

De M. TRAN DUC LAI, 6 rue Tachard, 68790 MOR-SCHWILLER LE BAS

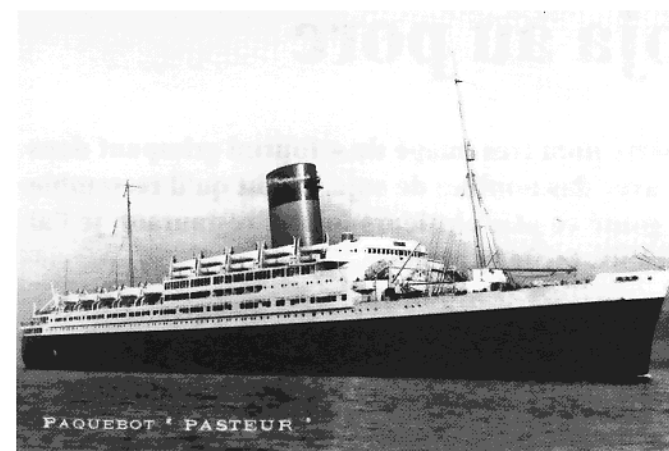
J'ai bien apprécié l'article « Bêtise communiste » du Docteur Hoàng Cô Lân publié au bulletin de l'ANAI du dernier trimestre 2005. Les communistes vietnamiens, qui avaient qualifié de « prostituées et serviteurs des capitalistes » les boat-people, ont tenté par la suite de les amadouer afin de leur soutirer de l'argent et de leururrer les crédules.

Cet article montre encore leur nature hypocrite : tirer du profit d'un côté, mais chercher à anéantir de l'autre, même à l'égard des morts. « Réconciliation » à la manière communiste !

Je vous remercie de tout cœur au nom des boat-people.

Le Président Jean GANDOUIN, 4 rue des Forges, 85750 Angles, recherche M. Robert MARTIN, militaire à Savanakheth de 1955 à 1956.

Monsieur Bernard PICHON, Fraicherode, 24400 Saint Martin l'Astier, recherche une copie VHS ou DVD du film « Fort du Fou » de 1963. Il s'engage à défrayer l'expéditeur. (NDLR - Cette demande intéresse toute l'ANAI. Le Général SIMON a assisté au tournage de ce film au Cap Saint-Jacques en 1956).



Jean-Yves BROUARD - Le Pasteur, 1938-1980 - Éditions JYB-Aventures, 2005.

Magnifique ouvrage de 264 pages grand format, avec très belles illustrations. Les anciens d'Indochine liront avec émotion les soixante pages consacrées aux navettes Marseille-Cap Saint Jacques-Haiphong. Rien n'est oublié : le rapatriement des civils français d'Indochine après la capitulation japonaise, celui des Indochinois anciens combattants de 1939-1940 en Europe (1), le dernier voyage vers Oran par le cap de Bonne Espérance en mars-avril 1956. Mention est faite des grèves de 1947 qui empêchent tout débarquement à Marseille ou Toulon, et de celles de 1950 qui retardent le départ de trois jours.

La fin est extraordinaire. Promis à la démolition à l'âge de quarante-deux ans, le Pasteur coule en trente secondes à 4 heures 47 GMT (8 heures 47 locales) le 9 juin 1980 près de l'île de Socotra au large d'Aden dans l'Océan Indien. Tiré par un remorqueur, il ne transportait que sept chats.

(1) voir Bulletin de l'ANAI du 3^e trimestre 2005 page 8.

Jacques LE COUR GRANDMAISON - Parcours complet - Éditions Christian, 2005.

Le Commandant Hélié de Saint Marc a donné l'ordre au Colonel Jacques Le Cour Grandmaison de rédiger ses souvenirs. « Il faut laisser quelque chose sur la table avant de quitter la maison ».

C'est l'histoire d'une vie d'officier parachutiste, toujours en guerre depuis 1944, c'est aussi l'histoire de la France : la 1^{re} DFL, l'Indochine, Diên Biên Phu, l'Algérie, le putsch...

Au crédit du héros (douze citations) comme à celui de sa nièce Bénédicte qui a tenu la plume en écoutant son oncle, il faut signaler une étonnante qualité de fraîcheur d'âme.

Des fautes d'orthographe aux noms laotiens et vietnamiens.

Jacques ROBERT - Thô du Haut Tonkin - Éditions Thélès, 2005.

Petit-fils d'officiers français et de femmes thô, donc de fils de parents curasiens, l'auteur a voulu contribuer à la survie du peuple thô dans la mémoire française. Cette intention est d'autant plus louable que chacun se souvient de l'abandon des Thôs de Cao Bang par l'armée française lors de l'évacuation progressive de la RC 4 en 1949-1950. Actuellement les autorités locales ont changé le nom « thô » en « tày » (à ne pas confondre avec « thái » ; voir Bulletin de l'ANAI du 2^e trimestre 2005 page 15), l'appellation « thô » étant transférée au peuple muong de Hoa Binh.

Ce livre est le roman d'une famille et d'un village aux environs de Cao Bang vers 1885, quand la France cherche à définir la frontière entre l'Annam et la Chine. Il y a des pirates, un sorcier, des alliances matrimoniales, la vie des champs, la modernisation en marche.

Des fautes d'impression : satèques au lieu de sapèques, jongles au lieu de jonques, ly troung au lieu de ly truong, dinh au lieu de kinh.



Restaurant Thaïlandais PHETBURI

M. et Mme PATHOUMVIENG
Membres de l'ANAI

31, bld de Grenelle
75015 Paris
Tél/Fax : 01.40.58.14.88
Métro Duplex
ou Bir-Hakeim
<http://phetburi.free.fr>



*Cuisine authentique, cadre lumineux et élégant,
service aimable, tables joliment dressées.
Toutes vos réceptions à caractère familial
ou associatif trouveront ici
un salon où l'organisation de vos réunions
est entièrement à votre disposition.*
(Fermé le dimanche)

Mme Christiane Bonnaud-Cornille

*ancienne directrice régionale
des anciens combattants
de Provence-Côte d'Azur (1985-2004)*

*a fondé une maison d'hôtes au Canada
et y accueillera avec joie
les anciens d'Indochine.*

Votre gîte à Québec



Christiane Bonnaud Cornille
1885, 26^e rue
Québec (Québec) G1J 1J3
tél. & téléc. : (001) 418 663-2247
secretsdeprovence@yahoo.ca

· 2 chambres · salle de bain partagée · salon · cuisinette · stationnement ·

Nouilles de soja au porc

Ce plat classique de la cuisine familiale du Sichuan porte nom très imagé de « fourmi grimpant dans un arbre ». En effet, lorsque le porc haché est mélangé avec des nouilles de soja, on dit qu'il ressemble à des fourmis qui grimpent dans un arbre. Après avoir goûté ce plat plusieurs fois au restaurant, je l'ai finalement savouré chez des amis dans le Sichuan : délicieux, facile et rapide.

Pour 4 personnes

- 125 g de nouilles de soja sèches
- 225 g de porc émincé
- 1 cuillerée à soupe de sauce de soja foncée
- 2 cuillerées à café de vin de riz ou de xérès sec
- 4 cuillerées à café d'huile de sésame
- 1 cuillerée à soupe d'huile d'arachide
- 1 cuillerée à soupe de gingembre frais finement haché
- 2 cuillerées à soupe d'ail finement haché
- 4 cuillerées à soupe de ciboule finement hachées
- 2 cuillerées à soupe de sauce de soja foncée
- 1 cuillerée à soupe de sauce aux haricots de soja pimentée
- 1/2 cuillerée à café de sel
- 2 cuillerées à café de sucre
- 45 cl de bouillon de volaille

Pour servir :

- 3 cuillerées de ciboules finement hachées

Faites tremper les nouilles, dans un grand bol d'eau chaude pendant 15 minutes. Lorsqu'elles sont bien souples, égouttez-les et jetez l'eau. Mélanger intimement la viande avec la sauce soja, le vin de riz et 2 cuillerées à café d'huile de sésame.

Faites chauffer un wok ou une grande poêle. Versez l'huile d'arachide et ajoutez la viande. Faites rissoler pendant 2 minutes. Ajoutez ensuite le gingembre, l'ail et les ciboules. Faites rissoler encore 2 minutes. Incorporez le reste des ingrédients, 2 cuillerées à café d'huile de sésame et les nouilles. Portez au frémissement, mélangez bien et poursuivez la cuisson jusqu'à évaporation presque totale du liquide. Répartissez dans des bols, parsemez de ciboules et servez.

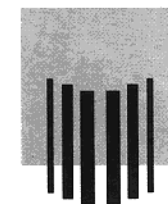


Livres en vente au siège

- de Pierre Quatrepoint
- **L'AVEUGLEMENT. DE GAULLE FACE À L'INDOCHINE** - Prix 18 € (*)
- de Michel Bodin
- **LA FRANCE ET SES SOLDATS, Indochine 1945-1954** - Prix 29 €
- **SOLDATS D'INDOCHINE 1945-1954** - Prix 29 € (*)
- **LES AFRICAINS DANS LA GUERRE D'INDOCHINE 1947-1954** - Prix 29 € (*)
- du Général Pierre Guillet
- **POUR L'HONNEUR - LE GENERAL CHANSON EN INDOCHINE 1946-1951** - Prix 25 € (*)
- de Hubert Tourret
- **RIVIERE ET RIZIERE** - Prix 25 € (*)
- de Jacques Vernet et Pierre Ferrari
- **UNE GUERRE SANS FIN - Indochine 1945-1954** - Prix 28 € (*)
- du Centre d'Études de Défense Nationale de Montpellier
- **PAIX ET GUERRE EN INDOCHINE - 1935-1955** - Prix 24 € (*)
- de Jean-Pierre Bernier
- **INDOCHINE 1954 - LES DERNIERS COMBATS** - Prix 15 € (*)
- **LE COMMANDO DES TIGRES** - Prix 10 € (*)
- **IL Y A CINQUANTE ANS DIEN BIEN PHU** - Prix 35 € (*)
- de Erwan Bergot
- **LA BATAILLE DE DONG KHÊ** - Prix 22 € (*)
- de Jacques JAUFFRET
- **CRABES ET ALLIGATORS DANS LES RIZIÈRES** - Prix 20 € (*)
- du Général Henri de Brancion
- **DIEN BIEN PHU-ARTILLERS DANS LA FOURNAISE** - Prix 23 € (*)
- **RETOUR EN INDOCHINE DU SUD-ARTILLERS DES RIZIÈRES** - Prix 23 € (*)
- de Maurice Rives et Eric Deroo
- **LES LINH TÁP, HISTOIRE DES MILITAIRES INDOCHINOIS AU SERVICE DE LA FRANCE (1859-1960)** - Prix 36 € (*)
- de Paul Grauwin
- **J'ÉTAIS MÉDECIN A DIÊN-BIÊN-PHU** - Prix 24 € (*)
- de Laurent Dao Trong Tú
- **JE RENTRERAI ET JE ME BAIGNERAI DANS MON ÉTANG** - Prix 25 € (*)
- de Albert Stihlé
- **LE PRÊTRE ET LE COMMISSAIRE POLITIQUE** - Prix 23 € (*)
- de Geneviève de Galar
- **UNE FEMME A DIÊN BIÊN PHU** - Prix 25 € (*)
- du Général Luc Lacroze
- **DIX-SEPT ANS AU SERVICE DES REFUGIES D'INDOCHINE** - Prix 10 € (*)
- du Général Guy Simon
- **LE COMMANDO D'EXTRÊME-ORIENT** - Prix 10 € (*)
- **LE PETIT LIVRE ROUGE DE L'ANAI** - Prix 5 € (*)
- De Hélié de Saint-Marc
- **LES CHAMPS DE BRAISES** - Prix 25 € (*)
- **LES SENTINELLES DU SOIR** - Prix 25 € (*)
- **NOTRE HISTOIRE** - Prix 26 € (*)
- **TOUTE UNE VIE** - Prix 32 € (*)
- de Monseigneur Paul Seitz, des Missions Étrangères
- **DES HOMMES DEBOUT - Le drame des Montagnards du Sud-Vietnam** - Prix 22 € (*)
- de Pierre-Henri Chanjou
- **LE FEU SACRÉ - Des hauts plateaux Moïs aux savanes du Tchad** - Prix 20 € (*) (au profit des œuvres sociales de l'ANAI)
- du Major Battistini
- **AVENTURES EN ANNAM 1951-1953** - Prix 28 € (*)
- du Commandant René Chauvin
- **CARNETS DU TONKIN-DINASSAUT 4** - Prix 23 € (*)
- de Guy Lebrun
- **LE LIEUTENANT AUX PIEDS NUS** - Prix 23 € (*)
- de Henry-Jean Loustau
- **LES DEUX BATAILLONS** - Prix 20 € (*)
(Cochinchine - Tonkin 1945-1952)
- de Jacques Favreau et Nicolas Dufour
- **NASAN - La victoire oubliée - 1952-1953** - Prix 26 € (*)
- de Emile Lebarry et André Galabru
- **INDOCHINE DE MA JEUNESSE** - Prix 21 € (*)
- de Amédée Thévenet
- **LA GUERRE D'INDOCHINE RACONTÉE PAR CEUX QUI L'ONT VECUE** - Prix 30 € (*)
- de Claire Fourier
- **ROUTE COLONIALE 4 EN INDOCHINE** - Prix 15 € (*)
- de André Mengelle
- **DIÊN BIÊN PHU, DES CHARS ET DES HOMMES** - Prix 25 € (*)
- de Charles-Henry de Pirey
- **VANDENBERGUE, LE COMMANDO DES TIGRES NOIRS** - Prix 23 € (*)
- du Médecin-Général Fernand Merle
- **SILLAGES ET FEUX DE BROUSSE** - Prix 10 € (*)
- de Minh Kim
- **200 RECETTES DE CUISINE VIETNAMIENNE - NOUVELLE ÉDITION** - Prix 27 € (*)
- de Ione Rhodes et Marie-Claude Gelbon
- **LE CHANT DU RIZ PILÉ - Cent recettes vietnamiennes** - Prix 22 € (*)

(*) Port compris

Pierre au Palais Royal



David et Nadia FRÉMONDIÈRE
Adhérents de l'ANAI
RESTAURANT - BAR À VINS
En face de l'ANAI

10, rue de Richelieu 75001 Paris - Tél. 01 42 96 09 17 - Fax 01 42 96 26 40
Métro Palais Royal - Musée du Louvre

Dons aux œuvres

La loi de finances du 30 décembre 1999 et la loi du 1^{er} août 2003 relative aux associations ouvrent aux versements reçus par celles-ci vocation à une réduction d'impôt.

La loi de programmation pour la cohésion sociale, article 127, du 18 janvier 2005 porte cette réduction à 66 % du montant des versements dans la limite de 20 % du revenu imposable.

L'instruction ministérielle du 4 octobre 1999 assimile les cotisations et certains abonnements aux dons éligibles à la réduction d'impôt.

L'arrêté ministériel du 25 octobre 2000 définit le modèle du reçu à délivrer par les associations aux donateurs.

L'ANAI s'est dotée du programme informatique nécessaire à l'émission de ce reçu par le siège.

Le taux de la cotisation 2006 est de 23 €.

Cérémonies



Le 2 novembre 2005 au cimetière Saint-Pierre d'Aix en Provence, le Colonel André GROUSSEAU, président de la Section des Bouches du Rhône, honore le monument du Souvenir Indochinois.

Le 29 octobre 2005, à Noyant d'Allier, en présence de M. Jean-Claude ROUVIÈRE, président de la Section d'Allier, l'association « Noyant terre d'accueil » célèbre le cinquantième anniversaire de l'arrivée des rapatriés au village des corons. Madame Nicolas VINCENT présente la statue qui vient d'être inaugurée et sera prochainement élevée sur un socle.



Le 7 mai 2004 au monument aux morts d'Auch, en présence du Préfet du Gers, le Médecin-Colonel Bernard DAMBIELE salue la mémoire des combattants de Diên Biên Phu.



SECTION DE L'AIN

Président :
M. Jean-Marie NOYER
Quartier de l'Église
01350 BÉON

La journée du 4 novembre sera consacrée à l'évocation de la carrière du Général Michel Vadot, grand-croix de la Légion d'Honneur (1912-1989). Trois conférences seront données, dont deux correspondant à ses campagnes en Indochine.

SECTION DE L'ALLIER

Président : M. Jean-Claude ROUVIÈRE
Résidence Nomazy F4/303
03000 MOULINS

La Section a accompagné les obsèques du Colonel Bertrand de Montmorin le 12 janvier à Bayet.

Nous remercions tout particulièrement M. Duglery, Maire de Montluçon, de son action en notre faveur. L'inauguration du rond-point des anciens combattants d'Indochine et la réception à l'hôtel de ville nous ont beaucoup émus.

SECTION DES ALPES MARITIMES

Président :
M. Maurice VALÉRY
1, boulevard Édouard VII
06000 NICE

L'ANAI déplore le décès d'un de ses membres les plus anciens, le Général Paul Genest, à Nice le 13 janvier.

SECTION DU BÉARN

Président : M. Paul BURGAU
5, rue Guynemer
64230 LESCAR

Nous avons accompagné à leur dernière demeure trois de nos amis : M. Pierre Cabalou le 10 décembre, le Colonel Raymond Bègue le 22 décembre et M. René Moreau le 6 janvier.

La traditionnelle fête des rois a réuni 112 personnes le 6 janvier pour déguster les fameuses galettes accompagnées d'un excellent Montbazillac, et élire notre reine et notre roi 2006.

La deuxième réunion importante s'est déroulée à Marciron pour la fête du Têt, où 94 personnes ont pu apprécier un excellent repas vietnamien servi par les douze pensionnaires du Prieuré, étudiants en théologie, futurs prêtres vietnamiens.

SECTION DE LA CHARENTE

Président : M. Rolland SAPIN
6, rue de Belfort
16100 COGNAC
Courriel :
a.n.a.i.charente@wanadoo.fr

Au 31 décembre 2005, l'effectif est le même que celui de 2004 ; quatre décès et deux démissions sont compensés par les adhésions de cinq anciens d'Indochine et d'une veuve d'un adhérent.

5 février : Galette des rois, à La Couronne, 70 convives échangent leurs vœux autour d'une table décorée par Georgy Riffaud.

6 mars : Commémoration du 9 mars 1945, à Jauldes. La messe est célébrée par le Père Snell, aumônier du 515^e RT. On dénombre vingt-quatre drapeaux pour la plupart accompagnés des présidents ; nous sommes les hôtes de M. Boulesteix, Maire de Jauldes ; sont présents M. Rullac, Directeur de l'ONAC, le Colonel Chef de Corps du 515^e RT, le Colonel Chef de Corps du 1^{er} RIMA et DMD, M. Branchu, Conseiller général, M. Merle, Maire de Coulgens.

Au monument aux morts, où les sonneries sont envoyées par « Les Enfants de la Braconne », après la montée des couleurs, la croix du Combattant Volontaire avec agrafe Indochine est remise à Marie Figeroux et Jean-Jacques Figeroux par le Colonel Ansquer et le Président Sapin, puis dépôt de gerbe par M. le Maire, le Président Sapin et les Rescapés, évocation des événements du 9 mars 1945, minute de silence, Marseillaise. Les cérémonies sont suivies d'un vin d'honneur offert par la municipalité, le Président Sapin remet à M. le Maire une coupelle aux armes de l'ANAI peintes sur porcelaine par Marie Figeroux.

Un repas asiatique est composé et servi à 126 convives, par l'équipe Phokham (épouse de Valineta Phraxayavong notre ami laotien), les danses populaires et folkloriques laotiennes clôturent la journée.

Le Père Mangon, de Jauldes, met à la disposition des participants son livre sur la vie du Père Hugon, son grand-oncle, un de premiers missionnaires chez les Bahnars.

17 septembre : Assemblée générale Aux Pins, dixième anniversaire de la Section. Les dames du conseil d'administration apportent un éclat particulier à la décoration, tant sur les tables que dans la salle.

Après la signature du registre de présence et le paiement des cotisations, M. Barraud, Maire des Pins, accueille les auditeurs. Le Président Sapin lit ses rapports d'activités et financier qui sont acceptés à l'unanimité. Il avait demandé à être déchargé de certaines de ses fonctions et même proposé la relève avec un appel à candidature. En l'absence de réponse plusieurs scénarios sont proposés, l'essentiel étant de soulager le Président de la représentation extérieure aux événements patriotiques, civils, militaires et familiaux.

Jean- Louis Tresse (ancien militaire, né en Indochine) se porte volontaire, il assurera la dite représentation, il est nommé délégué départemental ; c'est le début de la mise en place de la « nouvelle génération ».

Au monument aux morts, après la montée des couleurs et le dépôt de gerbe, Guy Rougier reçoit la croix du combattant volontaire avec agrafe Indochine.

Puis nous nous rendons à la salle des fêtes pour le vin d'honneur. M. le Maire nous fait l'historique de sa commune et nous présente ses perspectives d'avenir. Rolland Sapin remet à M. le Maire la coupelle souvenir au blason ANAI et à son épouse une magnifique composition florale, exécutée par Raymonde Jarry.

Du 7 au 9 juin : Fontclaireau, l'exposition a été mise à la disposition des élèves de l'école

publique et de la population. Une centaine de visiteurs adultes se sont déplacés. Les enfants sont venus à plusieurs reprises écoutant, prenant des notes et posant beaucoup de questions.

Du 21 au 23 juin : Chassors, exposition, les panneaux sont dressés à la salle des fêtes de la commune, nous avons là une des meilleures fréquentations, tant des élèves que des habitants. Nous avons la grande satisfaction d'accueillir huit enfants tonkinois adoptés par des familles locales, c'est un plaisir de répondre à leurs questions, ils veulent savoir comment est leur pays d'origine.

7 octobre : Fontclaireau, nous avons organisé une journée du goût asiatique, nous présentons un plateau composé de plusieurs mets asiatiques. En réalité cette journée s'adresse aux enfants, mais les parents et amis veulent participer, si bien que nous étions 100.

Le conseil d'administration est maintenant composé de titulaires (Bureau) et de consultants (Idées nouvelles). Il s'est réuni à quatre reprises pour la préparation des rencontres. Le Site Internet de la Section a été actualisé : <http://perso.wanadoo.fr/jean-jacques.figeroux/>.

SECTION DE LA CHARENTE-MARITIME

Président : M. Jean-Philippe HUC de VAUBERT
29, cours Genêt
17100 SAINTES

Nos deux célébrations du Têt à St-Jean d'Angély et La Rochelle ont affiché « complet » ; quelques amis n'ont pu y participer, faute de places, ce que nous regrettons énormément. Comment faire pour recevoir tous nos adhérents, alors que nos « cantines » vietnamiennes ne sont pas de vastes espaces ? A l'avenir nous organiserons trois journées du Têt, pour que tous participent à la fête.

7 mars : Assemblée générale au Cercle Mixte de Rochefort, organisée par notre Vice-Président Claude-Jean Lesage. Le

Colonel Tong nous a fait un historique de l'Aviation Vietnamiennne des origines au cruel 30 avril 1975.

8 juin : Journée nationale des morts d'Indochine dans tout le département.

Juillet : Notre traditionnel méchoui familial et estival.

Nos satisfactions au Viêtnam : **Le 29 novembre**, sur le parvis de la Cathédrale Saint-Joseph d'Hanoï, ordination de cinquante-sept prêtres, dont un de mes grands amis, Vincent de Paul.

Début janvier, Dom Berchmans, Supérieur du Monastère Cistercien de Chau Son - que nous aidons à titre privé - a eu l'extraordinaire stupéfaction de recevoir la visite des plus hautes autorités civiles de Hanoï, Ninh Binh et de Nho Quan, venues le saluer pour ses soixante ans de sacerdoce, lui apportant cadeaux et friandises, ainsi que le permis de construire du dispensaire, sollicité depuis six ans ! Ainsi pourront être soignés les 4 000 villageois qui vivent autour du Monastère. Il reste à trouver les fonds. Mais quel bonheur pour ces villageois, particulièrement fidèles aux offices, et quelle évolution du pouvoir, sachant que Dom Berchmans est toujours « officiellement » interdit de séjour permanent au monastère et dans tout le Nord Viêtnam !

Nos joies : Gérard Galland, ancien Président de Drôme-Ardèche, et Nicole ont la grande joie d'annoncer l'arrivée, dans le couple de leur fils, d'une adorable petite fille vietnamienne de six mois. Elle rejoint Loris, jeune vietnamien de sept ans. C'est le bonheur à son comble, tant chez les grands parents qu'au foyer de leur fils : le jeune Loris a déclaré que c'était son plus beau cadeau de Noël !

Nos peines : Nous avons perdu dix adhérents, tous extrêmement regrettés, en 2005. Les circonstances du dernier décès nous ont particulièrement frappés. Antoine Marin-Cudraz, Président de Rhin et Danube de Marennes-d'Oléron, a fait une chute d'une échelle à côté de son épouse... et sur l'outil qu'elle venait

de lui passer. Mort quasi instantanée.

**SECTION
DES CÔTES D'ARMOR
Président : M. Jean LE CAM
88, rue de la République
22680 ÉTABLES-SUR-MER**

Notre ami, le Colonel Guy Etienne, est mort le 1^{er} février. Nous avons accompagné ses obsèques en l'église de Tressigneaux le 3 février.

**SECTION
DES DEUX-SÈVRES
Président :
Colonel Daniel BAUDIN
10, Rue Louis Pergaud
79000 NIORT**

Les repas baguettes des retrouvailles rassemblent toujours une quinzaine d'amis les premiers mercredis de chaque mois au restaurant « Le Saigon » à Niort. La nouvelle direction a su conserver l'ambiance chaleureuse. **Le 16 octobre** nous avons fait une très belle excursion à Segonzac en Charente : visite de distillerie et de chais de cognac et de pineau. Quatre nouveaux adhérents nous ont rejoints en 2005. L'état de santé d'une dizaine d'anciens n'est pas brillant ; un appel est lancé à leurs camarades pour rompre leur isolement, malgré les distances, par téléphone au moins.

**SECTION DE L'ESSONNE
Président : M. Roland
GROSSET-GRANGE
6, rue Pierre-Larousse
91330 YERRES**

Notre Trésorier, André Georges, est mort le 2 février. C'est avec une grande tristesse que nous avons suivi ses obsèques le 8 février en l'église Saint-Jacques de Montgeron.

**SECTION
DE LA FRANCHE-COMTÉ
Président :
Général Michel TONNAIRE
6, impasse de Verdun
39000 LONS-le-SAUNIER**

La Section a conduit à sa dernière demeure, le 25 janvier à

Héricourt, un ancien combattant rhadé, le Caporal-Chef André Y-Dah Buôn-Ya, chevalier de la Légion d'Honneur pour faits de guerre au Commando d'Extrême-Orient.

Le conseil municipal de la ville de Sochaux s'est associé au deuil.

**SECTION DU GERS
Président : Docteur
Bernard DAMBIELLE
13, rue Cuvier
32000 AUCH**

Le 2 février à Nérac les Sections du Gers et de Lot et Garonne ont tenu leur assemblée générale en commun. C'était une première, ce fut une réussite. Quatre adhérents nous ont quittés en 2005 : Robert Castex à Pavie, Marcel Dussans à Panjas, Damien Sanchez à Montégut, Y Bioh Knul à Miélan. Nous avons accompagné leurs obsèques avec le drapeau porté par M. Chipaux. Trois nouveaux membres nous ont rejoints : Gibert Bogard à Riscle, Pierre Delsarte à Lectoure, Françoise Sénéchal-Barcker à Auch.

**SECTION DE LA GIRONDE
Président :
M. Jacques PUJOL
95, rue Jules-Steeg
33500 LIBOURNE**

En 2005, nous avons eu le plaisir de recevoir dix nouveaux adhérents : Mmes Jeanine Henry-Cazamayor, Micheline Damery, Paulette Garnier, MM. Bernard Poret, Marcel Mascetti, Pierre Ribette, Claude César-Desforges, Robert Chaulet, Jean Raynaud, Stéphane Boudy. **Les 9 mars 2005 et 2006**, à Libourne, un dépôt de fleurs a été effectué à la stèle des anciens d'Indochine pour commémorer le 60ème anniversaire du coup de force japonais. **Le 2 et 3 avril 2005**, une exposition sur l'Indochine a été présentée à Carbon Blanc. **Le 2 juin**, à l'École de Gendarmerie baptême de la promotion « Gendarme Raimon », mort pour la France en Indochine. Le président et le porte dra-

peau assistaient à la cérémonie. Notre exposition avait été mise en place.

Le 8 juin, cérémonie avec exposition à Bordeaux, où les vice-présidents Anne Passevante, Jean Sarraute et Germain Denys représentaient l'ANAI. L'autre cérémonie avait lieu à la même heure à Libourne en présence du président, des personnalités locales, des associations patriotiques et des membres de la section. Notre adhérent Nguyễn Van Ky et son épouse sont allés rendre visite en septembre 2005 à notre filleule au Viêtnam. L'assemblée générale a été fixée au 8 avril 2006 à la salle de la Chartreuse de Caudéran. **Le 8 juin 2006**, dépôt de fleurs aux monuments aux morts de Bordeaux et de Libourne puis repas amical. Une sortie avec repas est envisagée pour la 2^e quinzaine de septembre. Nous avons à déplorer le décès de Mme Raymond Tricot. Ses obsèques ont eu lieu le 22 décembre.

**SECTION DU HAINAUT
Président :
M. André VANDROTH
Plein Ciel
2 Bât. C - Appt 27
59770 MARLY**

Notre Président, M. Marcel Ooghe, n'est plus. Sa disparition si soudaine a plongé les membres de son Bureau dans un profond désarroi, tant leur complicité était grande et leur entente parfaite. Il leur avait transmis et fait partager son désir de voir la Section survivre à tous les aléas du temps qui passe. Ils continueront à la servir en mémoire de lui.

Lors de ses funérailles, une assistance nombreuse, la présence de personnalités dont M. Potaux représentant le Maire de Valenciennes, M. Duée Maire de Marly, et les 27 drapeaux d'associations patriotiques amies lui rendant un hommage silencieux, ont mis en évidence à quel point il était aimé et estimé de tous. La dernière cérémonie qu'il a présidée a été celle à la mémoire du Général Leclerc,

Maréchal de France. Il vouait une profonde admiration à celui qui fût son chef en Indochine et il avait tenu, tout particulièrement, à célébrer l'anniversaire de sa mort le 27 novembre à Marly. Réunis en séance extraordinaire, les membres du Bureau ont proposé à l'agrément du Président National la désignation de M. André Vandroth, actuel Vice-Président, à la fonction de Président provisoire jusqu'à l'assemblée générale annuelle qui aura lieu le dimanche 2 avril.

**SECTION
DE LA HAUTE-GARONNE
Président :
Colonel Maxime SCOT
46, rue des Crouzettes
31120 PORTET-SUR-GARONNE**

A la suite de notre assemblée générale du 22 janvier à Balma, le Bureau de la Section a été ainsi constitué : Président d'honneur : M. André Schmitt ; Vice-Présidents d'honneur : MM. Pierre Briand, Gabriel Degironde ; Président : Colonel Maxime Scot ; Vice Président : Capitaine Gérard Vanacker ; Vice-Présidente : Mme Simone Deblois ; Secrétaire : Mme Colette Casadebaigt ; Secrétaire-adjointe : Mme Simone Carpentier ; Trésorière : Mme Claudine Giudicelli ; Membres : MM. Jean-Claude Herviou, Docteur Varadappa Soundirarassou. Il n'y a plus de porte drapeau. Noumouny Mory Koulibaly, une fois naturalisé français, est rentré au Sénégal pour une durée indéterminée.

**SECTION DE LA LOIRE
Président : Monsieur Robert
CHAZELLE
40 bis, rue Dorian
42700 FIRMINY**

Deux anciens nous ont quittés au cours du trimestre écoulé : Alexandre Michel, ancien de la Légion Étrangère, et Maurice Michalet, retraité de la Gendarmerie, tous deux de St-Étienne. Des délégations avec drapeau ont participé aux cérémonies

du 11 novembre et du 5 décembre (à St-Étienne et à Roanne), et à la journée d'hommage aux harkis (à St-Étienne seulement). Le Président de la Section et une délégation ont répondu le 5 janvier à l'invitation du Préfet de la Loire pour la présentation des vœux ; de son côté, le 10 janvier, le Colonel Favre, Président du Comité du Roannais, a répondu à l'invitation de Mme le Sous-Préfet de Roanne.

Le déplacement et la restauration à St-Étienne de la statue de Francis Garnier, et la pose au même lieu d'une stèle à la mémoire des anciens combattants d'Indochine, sont suivis par le Comité de St-Étienne qui espère la fin des travaux fin mars. Trois adhésions à St-Étienne et une à Roanne constituent des encouragements pour l'avenir.

**SECTION DE LA MANCHE
Président :
Colonel Paul LAURENT
12, rue de Normandie
50180 AGNEAUX**

Notre assemblée générale se tiendra à St-Lô le 8 juin. Le programme tiendra compte de l'horaire retenu par M. le Préfet pour les cérémonies officielles de la journée des morts pour la France en Indochine. Ce sera l'occasion de rassembler tous les adhérents de l'ANAI, de demander aux familles ayant eu un des leurs mort pour la France en Indochine de participer, de faire appel aux associations patriotiques du St-Lois pour qu'elles affirment leur soli-

darité en étant présentes avec leurs drapeaux. Nos actions de parrainage se poursuivent. Nos quatorze filleuls donnent régulièrement de leurs nouvelles et nous suivons avec intérêt leurs progrès et notamment ceux de nos sept Juvénistes, qui en plus de leur formation participent efficacement à la vie de la communauté Saint-Paul de Chartres à Pleiku.

**SECTION DE L'OISE
Président : M. Michel CHANU
13, rue Coqueret
60350 ATTICHY**

Notre assemblée générale se tiendra le 19 mai à Pierrefonds. Elle marquera le vingtième anniversaire de notre fondation.

**SECTION
DU PAYS BASQUE
Président :
M. Roger BERTHILLOT
1, allée des Criquets
64600 ANGLET**

La section déplore les décès : le 25 novembre 2005 du Lt-Colonel Pierre Guérin âgé de 74 ans. Il assurait la présidence de notre Comité d'Anglet depuis plusieurs années et il occupait un de nos deux sièges du conseil d'administration de l'UDAC des Pyrénées Atlantiques. Le 18 décembre 2005 (appris avec retard) du Général Jacques Loublé. Le 11 janvier 2006 de Louis-Léopold Pengreach âgé de 78 ans. Il a été président des membres de l'Ordre National du Mérite du Pays Basque pendant de

nombreuses années et en dernier, il était président des Médaillés Militaires et de l'UNC de Biarritz. En novembre et en décembre 2005, MM. Pierre Fontaine et Cazarossian Karandjian qui avaient quitté l'ANAI il y a quelque temps déjà pour raison de santé. La Section a participé avec son drapeau à la commémoration de l'armistice du 11 novembre 1918 à Anglet, Bayonne et Biarritz et à la cérémonie d'hommage national aux morts pour la France en Afrique du Nord qui s'est déroulée le 5 décembre à Anglet pour les trois cités formant l'agglomération du BAB (Bayonne, Anglet, Biarritz). Nos deux drapeaux sont sortis trente-une fois en 2005 pour des cérémonies diverses à Anglet, Bayonne et Biarritz. La réunion trimestrielle des adhérents suivie du repas habituel s'est tenue le jeudi 19 janvier au Club House, au parc des sports d'Aguiléra de Biarritz. Le repas du Têt a réuni vingt convives au restaurant « Le Mékong » à Anglet. L'ambiance a été joyeuse, le repas délicieux et la tradition respectée.

**SECTION DU PUY-DE-DÔME
Président :
Colonel Jean GAUTHIER
103, boulevard Lafayette
63000 CLERMONT-FERRAND**

Nous avons déploré le décès du Major Edmond Beyssac le 4 février. Médaillé Militaire, chevalier de l'Ordre National du Mérite, croix de guerre des TOE, croix de la Valeur Militaire, croix de la Vaillance Vietnamiennne.

A ses obsèques nombreux étaient les amis, les personnalités civiles et militaires, les frères d'armes et les membres de l'ANAI avec son porte drapeau, venus lui rendre hommage. Nos réunions se tiennent tous les premiers lundis de chaque mois à Chamalières. Nous poursuivons nos expéditions de produits pharmaceutiques. Notre prochaine assemblée générale aura lieu le 7 avril

8 JUIN 2006

La journée nationale d'hommage aux morts pour la France en Indochine, instituée par le décret du 26 mai 2005, sera célébrée partout en France le 8 juin 2006.

A Paris, le Ministre des Anciens Combattants présidera à 18 heures la cérémonie solennelle de ravivage de la flamme sous l'arc de triomphe.

En province, c'est aux Préfets qu'il incombe d'organiser la célébration. Une concertation sera nécessaire pour harmoniser les horaires entre la capitale et les départements d'Ile de France.

Les membres de l'ANAI auront à cœur de se mobiliser, en se rappelant que c'est notre association qui a obtenu du Président de la République, le 10 novembre 2004, l'institution de cette journée de recueillement.

prochain. A cette occasion, un ami commentera une cassette sur Diên Biên Phu qu'il a réalisée au cours d'un récent voyage au Viêt Nam.

L'Adjudant-Chef Constant a été sollicité pour présenter l'exposition qu'il a réalisée « Trois siècles de présence française en Indochine » au congrès de l'association des Retraités Militaires et de leurs veuves qui aura lieu à Clermont-Ferrand en juin.

Le 7 mai aura lieu la messe célébrée pour les combattants morts pour la France en Indochine.

Le 8 juin la Section participera à la cérémonie nationale en hommage aux morts pour la France par un dépôt de gerbe. Lors de notre repas de cohésion le 5 novembre 2005, le Général Jean Nichon nous a gratifiés d'une conférence sur « la Côte d'Ivoire en guerre » qui a été très appréciée.

Lors de notre repas de cohésion le 4 novembre prochain à Parent, le Capitaine Rappolt (docteur en histoire) du 28^e RT nous présentera une conférence sur le Général Leclerc et sa vision de l'Indochine.

SECTION DES PYRÉNÉES-ORIENTALES

Président :

Colonel Désiré GNANOU
30, allée de Surcouf
66140 CANET-EN-ROUS-SILLON

Le 8 janvier au Foyer Moudat de Canet-Plage, un loto au profit de nos aides au Viêt Nam, accompagné d'une savoureuse galette des Rois, réunit 96 participants. Le Président présente les vœux des membres du Bureau et transmet ceux exprimés par nos correspondants au Sud-Viêt Nam.

Le 19 février fête du Têt au Collège de la Côte Radieuse

de Canet en Roussillon. 220 personnes assistent au spectacle de la danse du dragon, suivie de joyeux éclatements de pétards, heureuses de se retrouver, avant de se rendre dans le grand réfectoire où un succulent repas vietnamien les attendait. Le Président souhaite à l'assemblée la bienvenue et une excellente année du Chien, tout en faisant part d'informations sur les projets de la section. Mme Franco, Députée-Maire de la ville, empêchée, est représentée par M. Hullo, Premier adjoint. Une tombola tirée dans la bonne humeur, en faveur des familles et enfants que nous aidons au Viêt Nam, clôture cette journée.

Le drapeau et une délégation de la section ont été présents aux obsèques de nos adhérents disparus : le Colonel Vialla, le 23 novembre, le Commandant Subiros, le 27 novembre, Robert Bonard, le 24 décembre, le Capitaine Banet, le 4 février, le Colonel Wolfer, le 18 février.

Viêt Nam : le Frère Hoang Gia Quang nous informe de l'utilisation des 2 000 euros qui lui ont été envoyés en 2005 : 18 bourses scolaires destinées à l'école Xom Hué à Ho Nai (Bien Hoa), à l'école des montagnards de Plei Ku et aux étudiants de Nghe An, une école de Saïgon, le centre professionnel de Tran Chim (province de Dong Thap) sections couture et informatique, le service « Cancer » de l'hôpital de Saïgon pour des soins à 130 enfants, l'orphelinat de Dalat, des cadeaux du Têt aux enfants malades.

SECTION DU RHÔNE

Président :

M. Claude-Pierre FRANÇOIS
116, rue du Commandant
Charcot
69005 LYON

Un nouvel envoi (3,5 tonnes) d'ouvrages médicaux est parti en février pour Phnom Penh. Depuis octobre nous récupérons des lunettes sans emploi afin de les acheminer au Cambodge au profit des pauvres. Nos interventions se poursuivent à l'hôpital de Hué ; plu-

sieurs enfants vont être opérés cette année.

SECTION

DU VAL-DE-MARNE

Président : Commandant

Jacques ARCHAMBAULT de
BEAUNE

1, rue André Maurois
94000 CRÉTEIL

Le Colonel Jacques Noël a été promu grand-officier dans l'ordre national du Mérite.

SECTION DU VAUCLUSE

Président : Commandant

Hervé de la BROSSE
chemin de Panisset
84130 LE PONTET

La Section porte le deuil de MM. Antoine Tormo et René Artel. Ce dernier, ancien Caporal-Chef parachutiste, était notre porte drapeau depuis dix ans. Une douzaine de drapeaux ont accompagné son enterrement le 30 janvier.

SECTION DE LA VENDÉE

Président :

M. Jean GANDOUIN
4, rue des Forges
85750 ANGLES

Au cours de l'année 2005 le drapeau de la section s'est déplacé vingt et une fois dans le département.

Notre camarade Yves Panne-
tier, de la 3^e LGRM au Tonkin,
a reçu la Médaille Militaire.

Nous déplorons le décès de
M. Gustave Robin de Maille-
zais le 4 décembre 2005.
Obsèques avec délégation et
drapeau ANAI

SECTION DES YVELINES

Président :

Général Paul RENAUD
82, avenue Fourcault de
Pavant
78000 VERSAILLES

Le 3 février, en l'église Saint-Martin de Louveciennes, le Président et le drapeau ont rendu un dernier hommage au Général de Corps d'Armée Guy Bonduelle, mort le 30 janvier après une longue et pénible maladie.

La mémoire coloniale en images

La base Ulysse du Centre des Archives d'Outre-Mer sur Internet

Le 9 décembre 2005, le Centre des Archives d'Outre-Mer (Archives Nationales, Aix en Provence) a mis en ligne Ulysse, nouvelle base permettant aux internautes d'accéder aux images numérisées de l'iconothèque et à la cartothèque du Centre.

Cette opération d'une envergure exceptionnelle a pour objectif de rendre progressivement consultable sur Internet un fonds de 330 000 documents figurés évoquant l'histoire des premier et deuxième empires coloniaux français : photographies, cartes postales, affiches, cartes et plans, dessins et gravures.

Dans l'immédiat, l'internaute pourra consulter près de 5 700 photographies concernant l'Afrique subsaharienne, l'Indochine et Madagascar, les cartes et plans du Dépôt des Fortifications des Colonies concernant l'Amérique du Nord ainsi que l'ensemble de la collection d'affiches. Le reste des collections sera mis en ligne au fur et à mesure des opérations de numérisation.

L'inauguration de la base Ulysse est l'aboutissement d'efforts menés depuis des années par le Ministère de la Culture et de la Communication dans ses programmes de numérisation et de mise en ligne des archives. Les Archives Nationales ont pour mission de fournir aux historiens d'aujourd'hui, comme à ceux de demain, les matériaux de la recherche. Mais au-delà des spécialistes, cet ensemble iconographique de premier ordre s'offre aussi à tous ceux qui souhaitent connaître l'histoire coloniale de la France et disposer d'un aperçu de sa présence outre-mer. Il illustre magnifiquement le travail de longue haleine menée par les Archives Nationales et vise à mieux faire connaître les richesses archivistiques conservées au Centre des Archives d'Outre-Mer d'Aix en Provence.

Site Internet : www.archivesnationales.culture.gouv.fr/caom/fr

LE JARDIN D'AGRONOMIE TROPICALE

DE L'AGRICULTURE COLONIALE AU DÉVELOPPEMENT DURABLE

Isabelle Levêque Dominique Pinon Michel Griffon

ACTES SUD | CIRAD



*« Au milieu le grand ananas central
sous lequel était l'image de Çiva,
dieu de l'amour et de la destruction.
Il reste les 4 ananas flanquant le
motif central »*

(Paul Claudel, « Journal », octobre 1921)